

GRM 5e année : Séction Enquête Ouvrière. IV séance 3/12/2011.  
Andrea Cavazzini : Introduction des Quaderni Rossi

## Introduction des *Quaderni Rossi*

Andrea Cavazzini

*Raniero*

Encore un autre essai sur *Quaderni Rossi*  
Depuis seize ans au cimetière de Turin  
Tu connais l'autre côté, te moques de l'élégie.  
Ce que tu as réellement voulu, j'ignore  
Quelle distraction, quelle dérive  
Quelle biologie te forçait. Je t'appelle  
Pour une auguste convention  
Je suis seul avec tous les autres  
A moitié dans la non-existence  
Les cris sont imaginaires inanes  
Cum inani spe o paene extinctae  
Rerum imagines

Ou alors à moitié

Nous sommes dans l'histoire des corps glorieux, tu veux me dire

(Franco Fortini)

### 1) Bilans des *Quaderni Rossi*

Je commencerai par citer un bilan de l'expérience des Q. R. esquissé par Dario Lanzardo<sup>1</sup> et paru en 1988 dans le quotidien « il Manifesto » : « En 1968, le groupe des Q.R., qui avait joué un rôle d'élaboration théorique et de coordination nationale de plusieurs interventions politiques dans des contextes sociaux différents, est absorbé et dissout dans le "mouvement" », et cesse d'exister comme formation politique ou proto-politique autonome.

Entre 1960 et 1967, les Q.R. avaient proposé « des élaborations théoriques, des revendications, des méthodologies pour le travail politique, qui avaient gagné à leur cause des cadres des partis de la gauche et des syndicats, des équipes de recherche dans les universités, des intellectuels et des jeunes "sans-parti" ». Tous ces matériaux et ces expériences restent actifs dans la culture politique et théorique diffuse des jeunes étudiants et ouvriers qui, à partir de 1967, commencent à animer différents groupes, comités et organismes de base. Plusieurs militants ou sympathisants des Q.R. deviendront des dirigeants du mouvement étudiant, et les problématiques des Q.R. seront relayées par des revues d'avant-garde : *Giovane Critica* (Catane), *Nuovo Impegno* (Pise), *Classe e Stato* (Bologne) et, surtout, *Quaderni Piacentini* (Plaisance).

Selon D. Lanzardo, le patrimoine théorico-politique que les Q.R. légueront au mouvement naissant consistait essentiellement en deux élaborations décisives : celle de Panzieri dans « L'uso capitalistico delle macchine » et celle de Tronti dans « La fabbrica e la società ». Pour Lanzardo, l'originalité et l'actualité des positions de Panzieri ne sont devenues pleinement visibles qu'après-coup :

---

<sup>1</sup> 1934-2011, militant, écrivain et photographe, proche de Panzieri, il est l'auteur du livre-enquête *La rivolta di Piazza Statuto*, Feltrinelli, Mila, 1979.

GRM 5e année : Séction Enquête Ouvrière. IV séance 3/12/2011.  
Andrea Cavazzini : Introduction des Quaderni Rossi

En relisant Marx à partir de l'étude attentive des processus de transformation technologique dans la grande entreprise, dans le cadre du développement économique du capitalisme italien et des conflits sociaux qu'il avait déclenchés, au début des années 1960, Panzieri essaye, en effet, de fonder sur des bases solides sa critique des partis de gauche, incapables de, ou ne voulant point, agir politiquement en direction d'une perspective socialiste et communiste véritable.

Lanzardo insiste sur la puissance d'anticipation de la problématique des Q.R. et de Panzieri : anticipation par rapport aux positions du mouvement de l'après-1968, mais aussi par rapport aux formes les plus contemporaines de la subsumption du travail au capital.

En effet, les visées initiales de Panzieri – critique de la gauche, revitalisation d'une politique de classe – ne contiennent pas comme « préformés » les acquis théoriques des Q.R. : le « frondisme » de gauche, la sociologie empirique et le classisme intransigeant donneront lieu à une vision de la structure de la société capitaliste qui reprendra les analyses de Max Weber et de Schumpeter, mais aussi celles de Lukács et d'Adorno, sans que les emprunts explicites puissent suffire à expliquer l'originalité et la force de la synthèse finale, qui reste le fruit d'un passage marqué par une discontinuité indéniable. Les Q.R. seront réellement irréductibles à la simple juxtaposition de leurs généalogies : ils montrent assez clairement l'irruption d'un nouveau régime discursif, d'un nouveau discours de vérité sur le capitalisme et sur son renversement possible, qui reste irréductible tant à la politique de base du PS morandien qu'à la sociologie de base qui restera toujours l'horizon d'un Montaldi.

Lanzardo insiste sur le fait que la démarche des Q.R. consistait principalement à rechercher la « seule et unique contradiction » qui serait irréductible à l'intégration des forces politiques organisées au système capitaliste :

[La contradiction] entre, d'une part, la nature despotique de la rationalité capitaliste, qui se manifeste comme la figure essentielle du pouvoir tant à l'usine que dans la société, et d'autre part la classe ouvrière (...) seule force capable de s'opposer globalement au capital et de devenir porteuse d'une alternative socialiste

Lanzardo précise que le nom « classe ouvrière » n'indiquait pas, pour les Q.R., une identité professionnelle ou technique figée, mais une constellation de figures productives et salariales changeant au gré des stratégies capitalistes de la subsumption réelle et de la réalisation des profits. Ce qui reste invariant – et qui fait l'objet d'un véritable pari pascalien – est le *dualisme* qui fait de ce collectif laborieux, ou collectif-travailleur, un excès permanent vis-à-vis de la puissance d'intégration et de synthèse sociale du capital. Le lieu de la contestation permanente du capital est donc le site de la vérité qu'il est possible de dire à propos de la forme totale de la société capitaliste : c'est pourquoi le dire-vrai sur le capital suppose la participation à sa contestation en acte.

Cette contradiction irréductible étant plus qu'un objet d'analyse, elle est le ressort de toute connaissance vraie de la société capitaliste et, par conséquent, elle implique une articulation entre discours théorique et pratique politique directe :

« Usage capitaliste des machines » ou « critique de la neutralité de la science » [sont des formules qui] reconnaissent dans la lutte ouvrière une catégorie à la fois théorique et politique, si bien que la nouvelle analyse, impraticable sans participation aux luttes, semblait réduire la distance entre théorie et politique qui avait motivé tant la prise de distance de Panzieri vis-à-vis des organisations du mouvement ouvrier que la naissance des Q.R.

GRM 5e année : Séction Enquête Ouvrière. IV séance 3/12/2011.

Andrea Cavazzini : Introduction des Quaderni Rossi

La participation directe aux conflits de classe, qui est le ressort d'une nouvelle forme d'analyse de la société, peut devenir du coup la matrice d'un nouveau mode d'organisation politique ; l'adoption du « point de vue ouvrier » devient l'opérateur d'un nouveau mode de « dire-vrai » sur la société capitaliste :

L'étude théorique du capital (l'analyse de ses processus d'élargissement, d'approfondissement et de rationalisation de ses structures) est effectuée, dans l'activité des Q.R., du point de vue des comportements de la classe ouvrière : sa nature dichotomique, la possibilité que les conflits – déclenchés justement par le réajustement perpétuel du commandement capitaliste visant la recherche d'une efficacité croissante – se transforment en antagonismes de classe, non-intégrables

L'articulation de ces différents moments – participation aux luttes, analyse du capital, organisation de l'antagonisme ouvrier non-intégrable – trouve dans l'enquête ouvrière un opérateur décisif :

L'enquête ouvrière – qui devint, dans la théorisation finale de Panzieri, la seule manière possible de lier l'analyse des mouvements de la classe au devenir politique et organisationnel du groupe des Q.R.- visait justement à identifier les luttes par lesquelles la force-travail se rend indisponible vis-à-vis des exigences de la production capitaliste ; l'enquête qualifiait ces luttes comme étant immédiatement politiques : la méthode de l'enquête fonctionnait comme une proposition organisationnelle capable d'articuler connaissance de la réalité sociale, participation directe des sujets sociaux et développement organisationnel du groupe, qui se voulait essentiellement un moment de connexion de différentes situations de lutte

La concentration sur l'enquête comme pratique politique (et théorique) axée sur la participation directe aux luttes, et sur le partage bi-latéral tant de la situation de l'usine que de la stratégie politique, représentait, selon Lanzardo, une tentative d'éviter l'autonomisation des « sommets » politiques et idéologiques par rapport à la « localité » des conflits sociaux.

Lanzardo avoue que cette solution du problème de l'organisation peut paraître extrêmement faible par rapport tant au « capital » organisationnel et idéologique dont disposaient les grandes organisations (le PCI principalement) qu'au radicalisme des nouveaux groupes et courants issus de l'expérience de *classe operaia* et des luttes des années 1967-1969. Néanmoins, il insiste sur la capacité de cette décision en faveur du travail d'enquête comme politiquement prioritaire à suggérer une voie alternative par rapport tant à l'intégration (social-démocratique) à l'Etat qu'au néo-léninisme des nouveaux groupes d'avant-garde – et à la ligne du « parti-classe » tronçonné, qualifiée d'« utopique » et « imaginaire ».

L'enquête, au contraire, ne renonce guère à l'ancrage dans la réalité spécifique de l'usine et de l'entreprise en tant que structures de pouvoir : la connaissance visée concernait les transformations de la classe ouvrière, les nouveaux rapports entre ouvriers et cadres techniques, l'essor de nouvelles catégories techniques et professionnelles – mais aussi les formes de la conscience ouvrière et notamment la conscience d'incarner une revendication égalitaire capable de revêtir une signification générale, touchant à l'ensemble des inégalités sociales, mais toujours à partir du nœud stratégique de la société capitaliste : les rapports de production. L'enquête sert aussi à déceler et à développer le rapport entre la singularité des luttes ouvrières – leur particularité qui refuse toute sublimation dans les intérêts généraux – et l'universalité du geste démystifiant qui brise les apparences idéologiques du contrat entre libres sujets, de l'administration « vertueuse », de la technocratie welfariste et du paternalisme interclassiste.

Il faut mentionner finalement les remarques de Lanzardo sur l'influence qu'exercèrent sur le mouvement étudiant et sur les groupes extra-parlementaires les analyses que les Q.R. consacrèrent à

des problématiques internationales : les analyses d'Edoarda Masi sur le conflit sino-soviétique et sur la Révolution Culturelle ; l'étude de la situation au Proche-Orient en 1967 ; et, dans un numéro des *Quaderni Piacentini* réalisé avec la collaboration des Q.R., des analyses consacrées à l'Amérique Latine et à l'hypothèse d'une fusion immédiate, que la guérilla aurait représenté, entre luttes contre l'impérialisme et luttes pour le socialisme, par-delà toute étape intermédiaire visant d'abord la construction d'une démocratie bourgeoise indépendante. La tentative d'articuler l'intervention théorique et politique liée au contexte italien – contexte capitaliste-avancé, mais encore « en devenir » - aux processus internationaux a partie liée avec l'hypothèse d'une « révolution en Occident » qui aurait représenté également une troisième voie, alternative tant à la voie soviétique qu'au capitalisme welfariste. D'où la critique – qui caractérisera la *Nuova Sinistra* dès le début des années 1960 – de la « coexistence pacifique » USA-URSS vue comme un partage du monde opéré par les deux grandes puissances, et l'attention portée à toutes les expériences de rupture ou de non-alignement vis-à-vis de la logique des « deux camps ».

Evidemment, de l'existence d'alternatives à l'ordre mondial de la Guerre Froide, à la convergence possible de ces alternatives, que la conséquence soit bonne n'est nullement garanti. Néanmoins, les Q.R., et le monde politique et idéologique dont ils furent l'expérience la plus avancée, ont vu assez clairement que la réactivation des luttes sociales dans les pays du capitalisme avancé, l'expérience chinoise, et les luttes anti-coloniales et anti-impérialistes représentaient les trois foyers d'une revitalisation possible de l'hypothèse communiste (ou de la Chose que ce syntagme récent cherche à exprimer). Ce triple nouage a été souvent rencontré dans les travaux du GRM, mais une analyse approfondie de ses formes et de ses conditions reste à faire ; il ne fait aucun doute que le problème du nouage des émergences « locales » (qui peuvent être aussi de portée continentale ou trans-nationale) est l'un des grands problèmes de l'actualité auxquels aucune réponse politique n'est visible aujourd'hui.

Pour aborder plus précisément la problématique générale de l'enquête telle qu'elle fut pensée et pratiquée par les Q.R., je citerai un autre bilan relativement récent esquissé par Vittorio Rieser :

Le travail d'enquête des Q.R. naît comme outil d'une lutte politique et comme arme anti-idéologique (...) Une première phase coïncide avec les années 1960-1961, avec les enquêtes menées dans les entreprises FIAT et Olivetti. Les luttes ouvrières étaient en train de se rallumer, mais FIAT semblait en avoir été épargnée. C'est pourquoi restait dominante la vision idéologique de la capacité, de la part des formes les plus avancées du capitalisme, de s'intégrer la classe ouvrière : l'aliénation, et donc la lutte, auraient dû par conséquent se déplacer à l'extérieur de l'usine, dans le domaine de la consommation et de la démocratisation.

Cette vision idéologique était symétrique à celle, dominant le mouvement ouvrier, qui considérait le capitalisme italien comme un capitalisme arriéré : si le conflit de classe en Italie était un effet du sous-développement, la fin de ce retard historique aurait fini par le réabsorber ou le déplacer de plus en plus loin des lieux de la production. Les enquêtes des Q.R., au contraire, montraient le bien fondé de l'hypothèse que le conflit de classe aurait bientôt investi également, et surtout, les zones capitalistes-avancées, avec toutes les implications stratégiques d'une telle hypothèse<sup>2</sup>

L'enquête est l'opérateur d'une démystification qui vise à détruire l'image idéologique du capitalisme comme « cage d'acier » toute-puissante et capable de s'auto-régler indéfiniment en neutralisant tout antagonisme et en le réduisant à un moment de sa propre dynamique de développement (*juxta* l'analyse de Schumpeter des phases cycliques de destruction créatrice). Du point de vue théorique, cela revient à assigner à l'enquête et à la forme singulière de militantisme qu'elle implique (cf. le texte cité de Lanzardo) le même rôle que *Histoire et conscience de classe*

---

<sup>2</sup> V. Rieser,, *Il lavoro d'inchiesta dei Quaderni Rossi*, « Il Manifesto », 12 Novembre 2006 (<http://62.149.226.72/rifondazionepescara/?p=2477>)

GRM 5e année : Séction Enquête Ouvrière. IV séance 3/12/2011.  
Andrea Cavazzini : Introduction des Quaderni Rossi

assignait, par une opération spéculative, à la « conscience adjugée » du prolétariat et à son incarnation par le Parti : à savoir, le rôle d'un renversement de la « prophétie » weberienne - concernant l'impossibilité de transcender le capitalisme - en « pari » révolutionnaire fondé sur le point de torsion interne du processus de rationalisation que Weber avait décrit (et la lecture « sociologique » du livre de Lukács et des *Minima Moralia* d'Adorno sera effectivement tentée par Panzieri, comme d'habitude non-systématiquement).

Du point de vue politique, la critique du mythe de l'intégration totale des antagonismes revient à refuser le discours de la « fin de l'histoire » qu'aurait incarné la stabilisation de l'ordre politique mondial par la coexistence des deux « blocs » pratiquant une seule et même forme de gouvernementalité technocratique et massifiante.

Le pari des Q.R. semblera trouver bientôt une vérification dans l'essor d'un puissant mouvement ouvrier :

Ces travaux trouvèrent une confirmation dans les grandes vagues de lutte ouvrière en 1962 et 1963. Et à ces luttes, ce ne furent pas que les Q.R. qui participèrent : elles furent des luttes unitaires pour la majorité des cadres CGIL (notamment à Turin) et pour des importantes minorités au sein du PCI et du PSI. Après les luttes de 1962-1963, les partis de gauche décidèrent qu'il fallait désormais contenir le conflit ouvrier, sa valeur politique, et réduire l'autonomie du syndicat. Face à cette perspective, il était certes possible de « déduire » que la lutte ouvrière avait « dépassé » les stratégies des partis et des syndicats, et qu'il fallait adopter une perspective révolutionnaire. Cette ligne fut, selon Panzieri et ceux qui étaient plus proches de ses idées, celle de Tronti et des camarades qui fondèrent *classe operaia*. Panzieri et les camarades qui continuèrent à publier les Q.R. reconnurent dans l'enquête l'outil principal pour saisir des éléments réels (non-mythologisés) d'antagonisme et pour vérifier la position de ces éléments vis-à-vis des organisations du mouvement ouvrier et des institutions. Il faut dire que ce projet d'enquête globale ne fut jamais réalisé.

Ici, il faut souligner la critique des positions de Tronti et de *classe operaia* (qu'on retrouve presque identiquement dans le texte de Lanzardo) : le différend porte sur l'enquête, justement – Tronti aurait cédé à la tentation de transformer la difficile analyse des rapports de production et des formes de l'existence ouvrière en mythologie autour du « point de vue ouvrier » (dont le « Parti de classe » deviendra, pour le théoricien de l'autonomie du politique, le porteur *contre* les limites de la classe elle-même). En effet, pour Tronti, le point de vue de la Classe cesse d'être simplement le site d'un dire-vrai, d'une totalisation théorique et pratique de la société capitaliste, et devient une idée-guide censée informer la « Grande Politique » évoquée par Nietzsche, un principe idéaltypique qui contient en germe les formes d'une nouvelle civilisation. Les Q.R. restent (prudemment) en deçà de cette extrapolation : tout discours sur la Classe doit être vérifié par une pratique d'enquête qui soit capable de saisir les dérives et les victoires, les avancées et les reculs, du conflit de classe sans les surdéterminer par l'oscillation vicieuse entre l'hypostase d'un « point de vue ouvrier » mythique et l'expropriation par l'organisation politique de toute soi-disant « conscience-adjugée ». Il ne fait aucun doute que la tendance dominante des Q.R., déterminée également par les origines conseillistes de Panzieri, est une forme de non-léninisme (plutôt que d'anti-léninisme) – une tendance qui, tout en acceptant la Révolution d'octobre comme un tournant dans l'histoire du mouvement ouvrier, tend à mettre entre parenthèses la position théorico-politique léninienne pour repenser l'ensemble des problèmes stratégiques à partir de l'hypothèse de la « révolution en Occident ».

Il s'agit donc de relire l'héritage du marxisme à partir de la connaissance directe des rapports de production et de l'antagonisme ouvrier : ce qui implique d'abord une nouvelle lecture de Marx à partir de la problématique de l'enquête :

Pour la première fois, [en 1963] les Q.R. formulèrent un discours sur la fonction stratégique de l'enquête (sans rien connaître des élaborations de Mao, qui restent aujourd'hui les plus complètes et les plus d'actualité). Les Q.R. développèrent, sur un plan plus limité et empirique, des enquêtes dans les contextes où ils avaient des rapports réels avec les ouvriers : Olivetti et Fiat. L'enquête des Q.R. s'inspirait de principes théoriques dont une des sources était la relecture par Panzieri de la IV section du Livre I du *Capital*. Son hypothèse était que le pouvoir capitaliste sur le travail et les développements de ses formes revêtaient une importance cruciale pour une stratégie révolutionnaire dans le capitalisme avancé, non seulement du point de vue économique, mais aussi du point de vue politique.

Pour Rieser, ce qui reste d'actualité est surtout l'analyse du pouvoir (ou du « commandement ») capitaliste sur le travail, avec son articulation entre processus de travail, marché de la force-travail, et conditions de vie. Critiquant les analyses de la « flexibilité » et du phénomène du travail autonome, notamment dans les professions génériquement « intellectuelles », en termes de « libre choix » ou d'auto-valorisation potentiellement émancipatrice<sup>3</sup>, Rieser réaffirme l'urgence d'une étude des formes directes et indirectes du commandement capitaliste.

## 2) Un « Socrate socialiste » : Raniero Panzieri

Selon D. Lanzardo, le trajet de Panzieri et des Q.R. aboutit à considérer l'enquête comme un opérateur à la fois théorique et organisationnel. Cette position est déployée dans le texte sur l'enquête que Panzieri élaborera quelques semaines avant sa mort. Ce qui témoigne de l'impossibilité de séparer les Q.R. de l'œuvre théorique et politique de leur fondateur. Ce paragraphe est donc consacré à son parcours.

Avant de parler de Raniero Panzieri – et je sais qu'en « parler » lors d'une communication rapide, ce ne peut qu'être insuffisant tant pour ceux auxquels ce nom ne dira rien que pour les autres – je voudrais essayer de restituer quelque chose de la signification de sa figure par le biais des quelques interventions qui ont immédiatement suivi sa mort et d'une esquisse de son trajet politique et théorique.

Force est de constater que les QR, en tant qu'expérience décisive pour la Nouvelle Gauche italienne, restent indissociable d'un nom propre qui est celui de Panzieri. Issu d'une famille juive de Rome, philosophe de formation, Panzieri reste une figure partiellement énigmatique : ses premières années de formation sont peu étudiées, et plusieurs aspects de son profil intellectuel restent à explorer. Le poème et la nécrologie écrits par Fortini témoignent de cette difficulté de comprendre le trajet du fondateur des QR. Ce philosophe qui avait travaillé sur les utopistes et la pensée politique de l'Age Classique renoncera à toute carrière universitaire pour se consacrer entièrement à l'activité politique ; en tant que cadre du PSI, Panzieri partageait la plupart des références et des orientations qui étaient communes à sa génération et à sa tendance politique – mais il rompra radicalement avec le PSI pour expérimenter des formes nouvelles d'intervention politique par le biais de l'enquête et de la constitution de groupes de chercheurs-militants ; proche des positions théoriques de Galvano della Volpe, mais surtout d'une tradition conseilliste très peu influencée par le léninisme, il impulsera l'élaboration d'une vision du capitalisme avancé (ou néo-capitalisme) capable de se confronter à, et d'incorporer, la lecture weberienne des sociétés modernes et les critiques marxistes (Lukács, Adorno) qui seront développées justement à partir de l'œuvre de Max Weber ; ouvert et intéressé vis-à-vis de l'expérience de *Socialisme ou Barbarie*, il ne renoncera guère à inscrire ses propres activités dans le cadre d'un rapport rigoureux avec Marx, et il critiquera,

<sup>3</sup> Une position développée en particulier par un ancien opéraïste, Sergio Bologna, qui consacre ses efforts à l'organisation de formes de coopération capables de rallier les travailleurs autonomes des professions intellectuelles « avancées ».

surtout dans ses derniers textes (il aura peu écrit, finalement), toute mythologisation de la « spontanéité » ouvrière ou de l'autosuffisance des Conseils – ce qui rend les QR irréductibles tant aux positions de *SouB* qu'à cet autre avatar du marxisme post-lukacsien que fut *La société du spectacle* de Guy Debord.

De tous ces passages, le point de départ et l'aboutissement ne sont reliés par aucune raison suffisante clairement localisable. Pratiquement rien des positions initiales de Panzieri n'a pour conséquence nécessaire ce qu'il aurait fait et dit par la suite : si bien que la question de deviner les positions qu'il aurait prises en 1967-1968 est un peu moins stérile que dans d'autres cas analogues, et a été plusieurs fois posée, sans qu'une réponse plausible ait pu être fournie. En effet, Panzieri reste une figure dont personne ne semble en mesure d'assumer l'héritage, et ce, déjà immédiatement après sa mort. Si dans les années 1970 Dario et Liliana Lanzardo verront en lui le restaurateur d'un marxisme-léninisme authentique (mais la question se pose de savoir si l'Italie avait jamais connu un « marxisme-léninisme » à restaurer, en dehors de celui du PCI...), dans les années 1990, *Rifondazione comunista* s'inspirera de Panzieri pour se présenter comme le « parti de l'enquête », malgré les efforts de V. Rieser, qui avait adhéré à ce projet, aucune enquête globale ne fut menée sur la réalité contemporaine du travail, et *Rifondazione Comunista*, gaspilla rapidement tout ce qui lui restait d'ancrage dans le monde du travail salarié.

Le regain d'intérêt que connaît aujourd'hui l'opéraïsme – lequel doit être considéré comme une invention du groupe de *classe operaia* – semble avoir du mal à impulser des analyses approfondies des QR et de l'œuvre de leur fondateur. Les QR sont généralement considérés comme des précurseurs généreux mais incomplets de l'opéraïsme proprement dit, bientôt dépassés et réabsorbés quant à ce qu'ils avaient de fécond par les grands gestes spéculatifs et les hypothèses théorico-politiques massives à propos des tendances du capitalisme contemporain que Mario Tronti et Antonio Negri élaboreront depuis l'époque de *classe operaia*. Si Negri évite généralement les références trop précises à Panzieri, Tronti oppose au « socialisme libertaire » de son ancien camarade la tradition du réalisme politique léniniste qu'incarnent les grands partis en tant qu'appareils professionnalisés, et évoque souvent l'inefficacité pratique et organisationnelle de Panzieri (remarque singulière de la part de quelqu'un dont le trajet politique est riche en déboires et déceptions et n'a eu de consistance autonome qu'à l'époque des QR et de *classe operaia* – ce qui était précisément le fruit d'une mouvance que Panzieri avait fondée et animée assez efficacement pour la faire exister pendant quelques années malgré l'hostilité très-active de tous les partis de la gauche italienne...). Socialiste libertaire, marxiste-léniniste, prophète de l'Enquête, rêveur généreusement velléitaire, - ou, selon le portrait malveillant et fantasmatique qu'en fit Romano Alquati, petit-bourgeois opportuniste entièrement dépendant des compétences de ses collaborateurs et de son épouse, Giuseppina Saija, avec laquelle il traduira le Livre II du *Capital*... - la figure de Panzieri tend à disparaître derrière l'écran des souvenirs anecdotiques, des formules réductrices et des portraits psychologisants. La spécificité de ses positions, et de celles des QR, et le contenu de concepts tels que « néo-capitalisme », « usage capitaliste des machines », « conception socialiste de l'enquête ouvrière »..., ne fait actuellement l'objet d'aucune tentative de relecture ou de réappréciation. Nous essayerons au contraire de les lire et de les comprendre dans leur structure interne. Bien entendu, si Panzieri en tant que politique et théoricien n'a pas à proprement parler de postérité, notre but ne saurait être d'en lui trouver une – il ne s'agit pour nous ici que de saisir les enjeux de cette absence d'avenir immédiat, qui est aussi un absentement face au présent. Loin de vouloir mesurer la valeur éventuelle des positions de Panzieri à l'aune du présent, notre but consiste à comprendre en quoi la non-vérité qu'est le présent a partie liée avec cet absentement.

GRM 5e année : Séction Enquête Ouvrière. IV séance 3/12/2011.  
Andrea Cavazzini : Introduction des Quaderni Rossi

a) *Deux nécrologies*

Franco Fortini

*Panzieri. 1964*

Il fallait voir la manière qu'eut Raniero Panzieri de mourir. Pour se rappeler que la lutte des classes a plusieurs manières de faire ses victimes.

Panzieri, lors de notre première rencontre, était un fonctionnaire socialiste dont rien n'indiquait qu'il éprouvât une gêne quelconque vis-à-vis du labyrinthe très subtil et un peu creux auquel se plaisaient la plupart de ceux qui avaient eu la même formation que lui. Et on pouvait être gêné par la vivacité intellectuelle, par les paradoxes et les sophismes que, tout d'un coup, venaient arrêter des considérations tactiques. Mais, dès que ses propres positions et la haine – réciproque – de certains dirigeants socialistes et communistes eurent fait de lui d'abord un marginal au sein du PSI, ensuite un exclu ; et que, cherchant un emploi qui lui aurait donné de quoi vivre, il vint s'établir à Turin, Raniero devint l'homme que nous avons connu et qu'aujourd'hui commémorons.

De destins semblables à celui d'un Panzieri – nous avons urgent besoin. Laissons aux nombreux hypocrites – qui n'ont pas honte de se dire marxistes – l'évaluation des mérites intellectuels et politiques ; ce furent des grands mérites, on s'en rendra compte bientôt. Les cerveaux de ces nombreux-là – socialistes ou communistes « modernes », donc formés à l'école des valeurs capitalistes – ne pourront comprendre jamais que Panzieri est, pour nous, bien davantage que ce qu'il a été, ce qu'il *n'a pas été*.

Il a été d'abord le Différent-des-autres, le Différent-*d'eux*. Celui qui choisit ses amis parmi les invisibles devient vite invisible. Ce que Panzieri a su accomplir inflexiblement.

Peu importe que le nom de Raniero reste dans la mémoire. Nos mémoires sont déjà trop-pleines. Il nous a laissé des écrits, nous tous laisserons des écrits ; mais notre vérité, si nous aurons touché à une vérité, aura été dite presque par hasard, en marge.

Comité de rédaction des *Quaderni Piacentini* (n° 19-20, octobre-décembre 1964)

Les partis socialiste et communiste ont considéré comme opportun de commémorer Panzieri, mort à Turin le 9 octobre dernier. Ils auraient mieux fait de se taire, ces partis soi-disant « ouvriers », mieux ils auraient fait d'ignorer sa mort comme ils en avaient ignoré l'activité publique pendant des années, tout en n'ayant de cesse, cependant, d'user contre elle de tous les moyens dont ils disposaient. Mais c'était trop demander. Et ce fut ainsi que *l'Unità* [l'organe de presse du PCI, A.C.] a consacré à Panzieri quelques lignes jésuitiques où il est liquidé avec le même ton dont l'Église catholique use vis-à-vis de ses défroqués (« figure singulière et inquiète du mouvement ouvrier ») ; et que *Mondo Operaio* (n° 10, octobre), la misérable revue du PSI qui, dirigée par Panzieri, avait connu sa seule saison féconde, a réussi à faire pire, oubliant avec ses éloges le différend radical qui avait forcé Panzieri à quitter définitivement le parti (...). Les socialistes de *Mondo Operaio* parlent aujourd'hui de Panzieri comme de leur camarade et du PSI comme de son parti !!

Inutile ici d'évoquer les qualités humaines et intellectuelles exceptionnelles de Raniero Panzieri. Elles sont bien connues de tous ceux qui l'ont connu, et pour les autres il ne s'agirait que de rhétorique (et Panzieri était un homme totalement dépourvu de rhétorique). Il nous faut pourtant démentir la version généralement acceptée selon laquelle la mort de Panzieri aurait été « inattendue ». C'est faux. Sa mort a représenté la conséquence, et le succès, de l'opération de lynchage moral que lui avaient fait subir les « partis ouvriers » depuis qu'il avait fondé les *Quaderni Rossi* (...). Mais l'épuisement physique et les graves difficultés matérielles n'ont pas suffi à lui faire épargner ses forces, à le faire se soucier davantage de soi-même. C'est cela qui l'a tué – qui a tué cet homme profondément pessimiste et peut-être désespéré qui savait contraindre à l'espoir tous ceux qu'il rencontrait.

b) *Esquisse du trajet politique de Raniero Panzieri*

Cette reconstruction se fonde pour l'essentiel sur les travaux de Stefano Merli, qui a essayé de reconstruire la réalité des positions et du parcours de Panzieri en l'inscrivant dans une histoire du socialisme de gauche, classiste et libertaire à la fois<sup>4</sup>.

Le jeune Panzieri fut un protagoniste des luttes entre courants au sein du PSI, dont il ralliera la tendance de gauche représentée par Rodolfo Morandi et Lelio Basso. En tant que représentant de ce courant Panzieri fut envoyé en 1946 auprès de la Fédération Socialiste de Bari, dans les Pouilles, où la gauche du parti était représentée par un groupe dont l'animateur principal était l'anthropologue Ernesto de Martino (1908-1965). Panzieri restera à Bari de septembre jusqu'en décembre de la même année ; le groupe qu'il dirigeait parvint à isoler la droite du parti, mais son intransigeance laissa perplexe la base, qui ne rallia pas le courant de gauche (Merli, *Lettere*, p. XI-XII). L'expérience de Bari est néanmoins importante pour Panzieri, surtout grâce aux contacts avec de Martino : le grand livre de l'anthropologue, *Il mondo magico*, sera publié en 1948, mais il fut écrit entre 1944 et 1945, et Panzieri put le lire lors de son séjour dans les Pouilles (*ibid.*, p. XII). *Il mondo magico* est une tentative de reconnaître les formes culturelles « archaïques », toujours présentes dans le Sud de l'Italie, comme ayant une dignité autonome d'intervention active dans l'histoire. Par là, de Martino, qui avait été un disciple fervent de B. Croce, mais aussi un jeune fasciste « de gauche », était amené à historiciser les « catégories de l'esprit » par lesquelles, selon Croce, l'homme construit dans l'histoire sa liberté et sa présence active dans le monde. Ce qui pour Croce correspondait à des schématismes éternels de la connaissance et de l'agir, pour de Martino devenait le résultat d'un effort pénible (et précaire) par lesquels les hommes s'arrachaient à la minorité et à l'engourdissement de l'esprit dans et par l'hétéronomie « naturelle », et accédaient à la vie historique. Si de Martino était en partie un idéaliste crocéen, le marxisme de Panzieri était en revanche abstrait et intellectualiste : les deux hommes développèrent et modifièrent leurs positions respectives grâce au travail politique commun qu'ils menèrent à Bari : « De Martino reprochait à Panzieri son penchant pour les "anticipations prophétiques" ; Panzieri reprochait à de Martino ses tendances idéalistes et une vénération excessive vis-à-vis du "monde archaïque" (...) De Martino finira par découvrir que la division en classes de la société était à la base de cette anomie que dans son livre *Sud e magia* il nomma "crise de la présence" et qui contient pourtant la préfiguration d'une "solidarité naissante". Panzieri (...) refusera tout mépris vis-à-vis du monde archaïque et populaire, et comprendra le lien entre les aspects utopiques et eschatologiques de Marx, d'une part, et, de l'autre, le rôle que les pauvres et les opprimés peuvent jouer en tant que "Messie collectif". Panzieri et de Martino furent à l'origine de cette nouvelle manière de faire de la politique et de la culture, de cette invention méthodologique et culturelle dont les noms seront "conricerca" en 1956 et "enquête" dans les années 1960 – une manière de travailler qui refusait le marxisme citationniste, le séparatisme des intellectuels, et qui fournissait des assises non-idéologiques à l'engagement ; cette approche deviendra pour Panzieri La Méthode tout court, le fil rouge qui donnera un sens cohérent à toute son activité politique et culturelle » (*ibid.*, p. XIII).

Après la scission (en 1947) qui donnera vie au parti social-démocrate, le PSI, dont le secrétaire est Lelio Basso, forme avec le PCI le Front Populaire qui se présentera aux élections de 1948. Panzieri est rigidement rallié à l'unité avec les communistes, ce qui veut dire aussi à une fidélité acritique vis-à-vis de l'URSS. Proche de Basso jusqu'en 1947, il rallie les positions de Morandi lorsqu'il commence à s'apercevoir que les travailleurs voient le PCI et non les socialistes, comme leur référent politique « naturel ». La réponse de Morandi vis-à-vis de la crise du PSI consiste à renouveler le parti par un engagement total des cadres (« jusqu'au sacrifice ») dans le mouvement de masse, dont le Front aurait dû représenter la traduction institutionnelle. L'adhésion à la ligne de Morandi représente le moment où la vie du jeune cadre et intellectuel qu'est Panzieri va basculer : contre la tendance de Basso à concentrer l'activité du parti dans la radicalisation des positions au sommet, Morandi propose la centralité absolue de la classe vis-à-vis des luttes qui n'ont lieu qu'au niveau de l'appareil politique : il préconise pour les cadres une identification totale à la liaison avec les masses populaires – tel sera le choix de Panzieri, qui y restera fidèle toute sa vie, tout comme il continuera à considérer Morandi comme un maître vénéré. Il faut souligner que, si Morandi distingue rarement entre la « classe » et une notion plus générale de « peuple », son attention vis-à-vis de la réalité spécifique du prolétariat industriel est la plus grande qu'on puisse trouver à la même époque chez un dirigeant de la gauche : en tant que ministre de l'industrie entre 1946 et 1947, il s'efforcera d'institutionnaliser des formes de « conseils ouvriers de gestion », et il était, avant la guerre, un spécialiste reconnu de l'histoire de la grande industrie en Italie.

---

<sup>4</sup> Nos sources directes sont l'Introduction de S. Merli à R. Panzieri, *Lettere (1940-1964)*, Marsilio, Venezia, 1987 et la chronologie de Panzieri, toujours écrite par Merli, qui ouvre le premier tome des Œuvres choisies (dirigées par S. Merli) R. Panzieri, *L'alternativa socialista*, Einaudi, Torino, 1982 (un symptôme intéressant, me semble-t-il, est le fait que Merli ne pourra pas publier les Œuvres de Panzieri chez un seul éditeur : si le t. I fut publié par Einaudi, le t. II, *Dopo Stalin*, paraîtra chez Marsilio en 1986 et le t. III, *Spontaneità e organizzazione-Gli anni dei Quaderni Rossi* chez les éditions anarchistes BFS de Pise en 1994).

Le 18 avril 1948, la Démocratie chrétienne écrase le Front Populaire lors des élections. Panzieri devient assistant du philosophe communiste Galvano della Volpe à l'Université de Messine ; mais, entre 1949 et 1951, Morandi, devenu responsable du secteur « Organisation et cadres » du PSI, lance une grande campagne visant à construire un parti socialiste qui serait directement et réellement lié aux luttes de masse ; il impose explicitement à Panzieri de faire une expérience de travail politique en Sicile et de contribuer à reconstruire la fédération de Messine. Le but de Morandi est de débarrasser le parti sicilien des clientèles et des notables et de « faire ressortir un nouveau groupe dirigeant lié aux luttes des paysans » (*ibid.*, p. XIII). Après quelques hésitations – il aurait aimé se consacrer aux études et au travail théorique – Panzieri se consacre entièrement au mouvement pour l'occupation des terres de la part des paysans, qu'il considère comme un « point d'Archimède » à partir duquel reconstruire l'identité du PSI. Panzieri, devenu secrétaire régional sicilien, s'inscrit dans le vaste mouvement des cadres morandiens, qui quitteront le travail intellectuel et les jeux des courants pour régénérer le PS par l'action de masse. Les résultats de Panzieri en Sicile sont parmi les plus extraordinaires qu'a produits cette expérience politique méconnue et peu étudiée : Panzieri et son groupe parviennent à isoler les notables et leurs clientèles, et à reconstruire le rapport entre le parti et les masses par le biais d'une « participation inconditionnelle aux luttes populaires » (p. XXIII) ; ensuite, le processus de renouvellement débouche sur « la formation de nouveaux cadres au sein des luttes paysannes et ouvrières – des cadres capables de travailler dans le parti et qui auraient pu être assignés à des tâches de responsabilité et de direction » (p. XXIII). Le bilan de l'expérience sicilienne de Panzieri fut très positif : le PS local fut entièrement renouvelé par la jonction entre des jeunes cadres intellectuels entièrement dévoués à la « liaison de masse » et une nouvelle génération de cadres et militants issus des luttes populaires. Mais le succès de l'opération contribua à rendre flagrantes les contradictions de la politique de Morandi et du PSI : la « politique unitaire », c'est-à-dire l'alliance organique avec le PC, débouchait sur une subalternité essentielle vis-à-vis de la stratégie communiste, si bien que la réussite de la régénération du PSI ne pouvait trouver que des débouchés politiques décevants et contradictoires : d'un côté, l'asservissement du parti à la ligne communiste, légitimé par l'invocation de la fidélité à la « classe » (fidélité sans doute sincère et absolue chez Morandi) ; de l'autre, des tentatives de mener une politique plus autonome qui, surtout à partir de 1953, débouchèrent sur le ralliement à la Démocratie chrétienne et sur les gouvernements de centre-gauche. Cette duplicité de la ligne du PS correspondait au dualisme de son appareil : la politique des alliances est menée par le secrétaire Pietro Nenni ; la construction « de base » du parti est laissée à Morandi et à son groupe. Les positions de Panzieri expriment assez fidèlement cette impasse – fidélité à l'URSS et au « grand frère » communiste, et débouché réformiste dureront jusqu'au début des années 1950. Mais, entre la mort de Staline en 1953 et l'année 1956 (Morandi était mort en 1955), Panzieri se rapprochera des positions des « marxistes critiques » réunis dans les « revues du dégel »<sup>5</sup> : il exprime des positions critiques vis-à-vis de l'hégémonie communiste, des pratiques de la « double vérité », et plaide pour l'autonomie de la recherche théorique et culturelle, tout en se rapprochant de Fortini avec lequel pourtant les rapports restent difficiles. En effet, surtout après le XX Congrès et le rapport Chroustchev, Panzieri partage de plus en plus les positions propres à Fortini et à *Ragionamenti*, et ouvre un débat dans la presse socialiste sur la liberté de la culture où les positions des « marxistes critiques » sont relayées. Panzieri vise désormais à élaborer une ligne alternative tant au « frontisme » de Morandi qu'au réformisme centriste de Nenni, mais considère toujours le PS comme l'organisation qui pourra incorporer la dissidence des « marxistes critiques » en orientant l'action culturelle et jouant un rôle de « coordination » (opposée à « direction ») des pratiques intellectuelles. Cette fonction assignée à la médiation par le parti rencontre l'opposition de Fortini qui, lui, vise à « réaliser des centres, des noyaux, des organismes "de classe" directement liés à la base, dont la tâche consisterait à la fois dans l'élaboration théorique et dans la vérification pratico-scientifique » (Fortini, cité par S. Merli, cit., p. XXVIII).

Le congrès du PS en 1957 (« Congrès de Venise ») scelle l'abandon de cette hypothèse : « Avant Venise, il s'agissait pour Panzieri d'œuvrer dans le cadre du parti ; après Venise la construction d'un parti-outil dans le domaine culturel est remplacée par la recherche autonome des moyens pour mener une politique différente tant de l'option majoritaire de Nenni que des positions de la minorité de gauche » (Merli, p. XXIX). C'est pourquoi Panzieri, dont les tournants politiques correspondent souvent à des sacrifices sur le plan personnel, ne s'oppose pas à sa propre exclusion de la Direction du parti, mais vise à échanger sa propre marginalisation dans l'appareil contre le contrôle des instruments aptes à lui permettre un travail d'« organisation culturelle autonome » (Merli, p. XXIX) : l'Institut d'Etudes Socialistes et la revue théorique *Mondo Operaio*. Par là, Panzieri, libre de toute contrainte liée à une position officielle dans le parti, espère pouvoir redéfinir les conditions d'une politique de classe renouvelée. S. Merli constate que, malgré les

<sup>5</sup> Tous ces passages à propos du rapport intellectuels-politiques sont à confronter avec la reconstruction menée dans *Cahiers du GRM II. La séquence rouge italienne*, EuroPhilosophie Editions, <http://www.europhilosophie-editions.eu/fr/spip.php?article77>, en particulier les interventions consacrées à Franco Fortini : <http://www.europhilosophie-editions.eu/fr/spip.php?article73> et <http://www.europhilosophie-editions.eu/fr/spip.php?article74>.

espoirs de Panzieri, ses initiatives dans le domaine culturel échoueront ou auront une vie très courte : Panzieri semble multiplier les initiatives et les épuiser dans les contingences de la lutte politique, sans en assurer la durée et la consistance (p. XXX). Selon l'historien socialiste, cela relève moins du caractère de l'individu Panzieri et de sa « conception spontanéiste de l'organisation » (*ibid.*) que de son exigence d'une « politicalité absolue et sans médiations » (*ibid.*) de la pratique intellectuelle, si bien que l'autonomie de la recherche tendait chez lui à glisser vers les jeux et les enjeux des luttes entre les courants du PS. En effet, la politicalité immédiate de la culture est la clé de ce que Merli appelle le « modèle-Panzieri » à propos de l'intervention politique, et qui l'opposera initialement à Fortini « qui, lui, proposait la problématique, qui était celle de Vittorini, d'un "pouvoir de la culture", externe à l'engagement au sein d'un parti, et d'une méthode de la pratique culturelle autonome, orientée par des intellectuels qui anticipent sur les options du mouvement ouvrier. Pour l'un (Panzieri), il y allait de la méthode morandienne du "travail de masse", libre de ses aspects caducs (le stalinisme) ; pour l'autre (Fortini), il y allait de la méthode de l'engagement sartrien, qui côtoie les mouvements politiques sans s'y identifier » (Merli, p. XXXI).

Fortini revendiquait, pour les intellectuels, le droit de ne pas suivre les priorités et les logiques imposées par la pratique politique, et surtout par ses praticiens officiels : d'où sa méfiance vis-à-vis de tous ceux (comme Morandi et Panzieri) qui lui rappelaient la nécessité de ne pas se dérober face aux urgences du présent, et qui finiront au contraire par convaincre le poète de l'impossibilité de continuer à participer à la vie d'un parti. Si pour Fortini la ligne de Morandi ne représente qu'un asservissement de la culture à l'égard de la politique et de la politique de la gauche à l'égard de la politique du PCI, Panzieri reconnaît dans l'œuvre de son maître une « perspective » (cité par Merli, p. XXXIII) en mesure d'orienter la fusion entre la pratique intellectuelle et le travail de masse : cette idée, selon S. Merli, permet de voir la cohérence du trajet de Panzieri, des luttes populaires à Bari et en Sicile jusqu'aux QR, sans oublier les premières tentatives de « conricerca » avec de Martino (p. XXXIII). C'est pourquoi Panzieri, qui commence par défendre contre le « sartrien » Fortini, une certaine « organicité » des intellectuels vis-à-vis de la pratique politique, finira par ouvrir des perspectives plus novatrices que le « marxisme critique » des revues du dégel : le renouvellement de l'outillage conceptuel marxiste l'intéresse moins que les analyses sociologiques – souvent non-marxistes – portant sur le capitalisme avancé et sur la nouvelle condition des ouvriers dans la grande industrie (p. XXXIV) – il considère ces analyses comme susceptibles d'investir les choix et les conduites de la « base » politique et syndicale, tandis que les recherches des Fortini, Scalia, Pizzorno, etc. ne circulent que dans des petits cercles d'intellectuels critiques (p. XXXIV). Selon le témoignage de Merli, Fortini avoua avoir découvert par la suite le moment de vérité « prophétique » du modèle-Panzieri vis-à-vis de l'hypothèse sartrienne de l'autonomie « institutionnelle » des intellectuels ; et il s'efforcera d'adopter ce modèle lorsque celui-ci débouchera sur la création des QR. Lors de la phase la plus intense des luttes étudiantes et ouvrières, entre 1964 et 1969, Fortini renoncera à tout rôle « médiateur » de l'intellectuel pour expérimenter des nouvelles formes d'« usage de l'intelligence ».

A la fin des années 1950, Panzieri est de plus en plus isolé dans la gauche du PSI, qui finit par l'exclure des moyens et des espaces nécessaires pour mener une action indépendante. En 1958, il devient membre du comité de rédaction des éditions Einaudi ; encore une fois, il n'est pas tout à fait à sa place dans son nouveau rôle : les « einaudiens » sont des universitaires ou des « grands seigneurs » de la culture – Panzieri, au contraire, vise à utiliser sa nouvelle position pour mener une lutte politique, directement opposée au gramscisme de la plupart des membres de la maison d'éditions (p. XXXV). En 1959, de toute façon, la rupture avec la gauche socialiste devient irréversible : dorénavant, « il s'agit, pour Panzieri, de reconstruire une politique dans et par le mouvement réel de la classe, tout en abandonnant l'illusion de pouvoir orienter idéologiquement et politiquement les partis, les syndicats et leurs courants internes » (p. XXXVIII) ; il évoque dans une lettre « les contradictions dans lesquelles plusieurs de nous ont été pris en essayant d'agir tactiquement dans les institutions officielles et en acceptant par là des compromis désastreux, ou alors en revendiquant, en tant qu'intellectuels, une autonomie qui ne peut être effective que sous la forme de l'action politique pleine et directe » (cité par Merli, p. XXXVII). Pour Merli, la « continuité » de l'expérience de Panzieri consiste précisément à expérimenter des manières de faire coïncider « théorie et engagement » - de l'adhésion au morandisme, jusqu'à sa relecture critique après 1956, et à la constitution des premiers noyaux de ce qui deviendra le groupe des QR (p. XXXVIII). C'est à partir de ce moment que Panzieri commence à construire le réseau qui donnera vie aux QR : « Des groupes de jeunes à Rome (Tronti, Asor Rosa, Rita di Leo, etc.), à Turin (Vittorio Rieser, Giovanni Mottura, Dario Lanzardo), à Crémone (Montaldi, Alquati), à Milan (...), qu'il poussait à expérimenter des nouvelles manières de faire de la politique par des initiatives d'enquête et d'intervention dans les usines » (p. XXXVIII). Panzieri croit reconnaître dans l'essor d'une nouvelle génération d'ouvriers la manifestation d'un antagonisme « spontané » qui dépasse les luttes syndicales et se pose comme alternative de pouvoir – lui et Tronti commentent les luttes ouvrières récentes et les divisions qui rongent la structure monolithique des partis et des syndicats. Il faudra que deux années s'écoulent pour que Panzieri accepte l'évidence que la gauche socialiste est un piètre cadre politique pour ces nouvelles luttes : sa prise de distance définitive (et difficile) vis-à-vis du PSI aura lieu en 1961, lors du Congrès de Milan – il n'y interviendra, dans l'émotion sienne et

des présents, que pour déclarer toute sa distance vis-à-vis des luttes au sein de l'appareil du parti et pour évoquer « le travail politique et théorique qu'il menait avec des groupes de jeunes, à Turin et ailleurs, la centralité de l'usine et de l'intervention ouvrière, de la collaboration avec les syndicats dans certaines situations spécifiques ; bref, il parlait de tout ce que le premier numéro des QR aurait bientôt énoncé au grand jour. Il conclut son intervention en exprimant toute son extranéité vis-à-vis des logiques du parti et de son courant de gauche » (Luca Baranelli, cité par S. Merli, cit., p. XXXIX-XL) : comme Franco Fortini le rappellera dans une interview, Panzieri, qui avait consacré sa vie au Parti Socialiste, s'en séparait à cause de son désespoir vis-à-vis des possibilités de le transformer.

L'automne 1961 assiste à la naissance des *Quaderni Rossi*, que Panzieri considère désormais comme le seul instrument adéquat à la conjoncture. Tant de vieux dirigeants que de jeunes cadres attendent de cette revue, que Panzieri avait annoncée, une orientation capable de renouveler les perspectives de la gauche politique et syndicale – avec sa rhétorique habituelle, A. Negri exprime efficacement l'effet que fit la revue lors de sa parution : « [Les Q.R.] forcèrent ce que j'étais, la passion de vérité que j'avais en moi, à devenir politiques, à se développer comme praxis d'un agir collectif, à se reconnaître comme action visant constamment la généalogie de la révolution » (cité par S. Merli, cit. p. XL).

Les QR se présentent d'abord comme une tentative d'analyse externe des luttes ouvrières contre le processus du développement capitaliste ; la volonté déclarée de Panzieri de participer concrètement aux luttes politiques et syndicales dans la conjoncture définie par une grande vague d'insubordination ouvrière, déterminera la rupture avec l'aile gauche du syndicat, et la manifestation de la distance qui sépare les différentes positions au sein des Q.R. Panzieri envisage une intervention directe par un « groupe » qui profiterait des impasses des partis ouvriers ; mais cette ligne finira par diverger des ambitions politiques des fractions qui donneront vie à *classe operaia* – ambitions d'ailleurs contradictoires : si pour Negri il s'agit de pratiquer « l'autogestion ouvrière des luttes », pour Tronti et le groupe « romain » le but oscille entre la préfiguration d'une nouvelle organisation de classe et l'option de re-investir les organisations traditionnelles à partir d'un diagnostic « catastrophiste » à propos des tendances du capitalisme et de l'impact des luttes ouvrières (p. XLIII) ; ce qui, selon S. Merli, revient à réactiver un schéma tiers-internationaliste (les contradictions du capital impulsent des luttes où se forme une nouvelle « base » ouvrière qu'il faut encadrer dans des organisations politiques renouvelées mais toujours « spécialisées »). Panzieri, lui, reste lié à l'idée d'un « contrôle ouvrier » sur l'ensemble des déterminations techniques, politiques et économiques de la structure productive : dans une lettre à Asor Rosa du 10 mai 1962 il affirme : « La reconstruction d'une stratégie pour le mouvement ouvrier, que nous voyons se re-proposer comme une urgence actuelle, n'est pas un processus spontané : (...) les caractères de la figure matérielle de l'ouvrier collectif ne sont nullement déjà prêts au sein du capital (bien que le capital lui-même devienne aujourd'hui collectif et, à sa manière, conscient de soi). Ces caractères sont anticipés dans les luttes, et c'est en elles que le potentiel révolutionnaire et unitaire s'accumule (...). Ce n'est pas de la planification capitaliste que naissent les "nouvelles" potentialités révolutionnaires, mais de l'anticipation-renversement par les ouvriers des éléments décisifs de la planification capitaliste ».

La crise politique définitive des QR fut déclenchée par deux événements de l'été 1962 : le 6 juillet, un jour avant la grève générale des ouvriers industriels, le groupe des Q.R. signa et diffusa un tract adressé *Aux ouvriers FIAT*. Ce tract fit des QR un groupe d'intervention militante objectivement alternatif à la ligne syndicale, que le texte critique ouvertement. Le 7 juillet les Q.R. adressent une lettre ouverte (écrite par Tronti) au Comité central FIOM, l'organisation ouvrière du syndicat CGIL où sont exprimées les positions suivantes : « La seule voie praticable aujourd'hui est le refus apriorique de cet accord [il s'agit d'une tentative de diviser les ouvriers par la signature d'accords séparés, A.C.], l'impulsion à donner à la lutte, à tous les niveaux, son organisation dans un sens anti-capitaliste, le contrôle par la base, par l'ouvrier collectif, par-delà les mystifications de l'unité au sommet des syndicats et du soutien ouvrier au capitalisme public » (cité par S. Merli, « Cronologia della vita di Raniero Panzieri », p. XXXIX, dans R. Panzieri, *L'alternativa socialista. Scritti scelti 1944-1956*, Einaudi, Turin, 1982). Le même jour, FIOM organise une manifestation devant le siège du syndicat UIL, favorable à l'accord séparé : des groupes de jeunes ouvriers donnent l'assaut au bureaux UIL – c'est la célèbre « révolte de la Piazza Statuto ». La presse de la gauche politique et syndicale, notamment l'*Unità*, le quotidien du PCI, parle d'une provocation orchestrée par des « petits groupes d'irresponsables » et accusent explicitement les QR et Panzieri d'avoir été les « meneurs » de la révolte (Merli, cit. p. XXXIX). La conséquence immédiate de ces événements est la rupture entre les QR d'une part et les syndicalistes de gauche et les courants minoritaires socialistes de l'autre. Le groupe des QR finit par être isolé, et risque de se réduire à une « secte » - ce que Panzieri redoute depuis toujours et qui l'avait rendu méfiant vis-à-vis des revues du dégel. Panzieri considère explicitement comme dangereuses les formes de lutte qui se sont manifestées dans la révolte de la Piazza Statuto, qui risquent de diviser l'unité de masse des luttes ouvrières. Mais le PCI et les syndicats poursuivent leur campagne de diffamation, et le PSI mettra en accusation le « fractionnisme » des jeunes militants du parti proches des Q.R.

La révolte du 7 juillet va modifier aussi les rapports de force internes aux Q.R. Si Tronti vise la traduction des luttes ouvrières par une « Grande Politique » néo-léniniste, Panzieri, on l'a déjà vu, définit sa propre position autour de l'idée du « contrôle ouvrier » sur le processus de production. Cette position se trouvera affaiblie par les événements de juillet, qui révéleront des comportements beaucoup plus radicaux chez les ouvriers, s'exprimant plutôt en termes de « refus » et d'insubordination violente contre l'ensemble des médiations qui incorporent le travailleur-collectif au processus capitaliste : la rupture immédiate et radicale semble rendre trop limités et timides les objectifs du contrôle politique exercé sur la production et de la maîtrise vis-à-vis du processus technique. Moyennant la « lettre ouverte » à FIOM, Tronti exprimait sa tendance à faire converger cet antagonisme en direction des organisations traditionnelles ; cette ligne se rapprocha – contre les positions de Panzieri – de la tendance « spontanéiste » qui considérait la révolte de la Piazza Statuto comme l'irruption d'une conduite subversive chez les ouvriers, et théorisait le sabotage systématique et le « comportement subversif » généralisés. La tendance « droitière » de Tronti et celle « gauchiste » représentée par Negri et le turinois Romolo Gobbi, convergent dans leur pari à propos de l'irréversibilité de la crise et de l'imminence de l'effondrement du système capitaliste-étatique italien, et contre la ligne « centriste » du contrôle ouvrier. La rupture immédiate, visant, pour le groupe trontien, une percée dans la sphère du pouvoir politique, s'oppose à la perspective auto-gestionnaire qui reste celle de Panzieri. Alors que celui-ci continue à envisager un travail de longue durée de formation de nouveaux cadres, issus des luttes ouvrières et des enquêtes, Tronti – désormais la personnalité dominante dans le groupe – affirme l'urgence de la constitution d'une organisation politique à part entière, qui pourrait à la limite coïncider avec les anciennes organisations dûment régénérées par le traumatisme des luttes. Ce clivage au sein du groupe se déclare lorsque l'éditorial du numéro III des Q.R., écrit par Tronti, est substitué par un texte de Panzieri et Rieser – Panzieri critique ouvertement la tendance à identifier la conflictualité radicale vis-à-vis des organisations de la gauche que manifestent des groupes d'ouvriers « d'avant-garde » avec « la possibilité *immédiate* de développer une stratégie révolutionnaire globale, en faisant l'impasse sur les problèmes que posent les contenus spécifiques et les instruments requis par cette stratégie » (cité par S. Merli, cit., p. XLI).

La rupture est désormais inévitable : en juillet 1963, une scission a lieu, suite à laquelle, Tronti, Negri, Alquati et Asor Rosa donnent vie, début 1964, à *classe operaia* (sur cette revue, cf. le texte de Michele Filippini dans *Cahiers du GRM II. La séquence rouge italienne*). Lors d'un bilan de la crise du groupe, Panzieri reproche à Tronti de ne faire que de la « philosophie spéculative autour de la classe ouvrière », et à Negri et au groupe autour de R. Gobbi une « idéologie vulgaire du sabotage », en faisant allusion à la lecture « spontanéiste » de la révolte du 7 juillet. Panzieri esquisse ensuite la ligne suivante : « Il est très clair que, aujourd'hui, nous visons surtout à mettre en place un travail de formation d'une avant-garde révolutionnaire qui ne serait pas immédiatement de masse, et dont les positions politiques ne sauraient coïncider avec le mouvement réel pendant une phase qu'on peut prévoir comme étant très longue, mais qui ne peuvent que viser à réaliser cette coïncidence en termes de perspective. Aujourd'hui, il n'est possible de parler de « parti » que dans les termes d'un travail qui aurait ce but et cette perspective » (cité par S. Merli, cit. p. XLI).

La crise des Q.R. est suivi pour Panzieri d'une crise dans les rapports avec Einaudi : accusé d'utiliser le travail éditorial pour mener des luttes politiques, Panzieri est exclu en octobre 1963 lors d'un différend à propos de la publication du livre de Goffredo Fofi sur l'immigration à Turin, très critique à l'égard de FIAT et du syndicat. Avec Panzieri, est exclu Renato Solmi, et Fortini, qui est un collaborateur externe, est également mis de côté. Le 20 novembre, le supplément « Lettere dei QR » publie un texte d'Edoarda Masi consacré aux positions des communistes chinois : en septembre 1962, Panzieri avait parlé d'« événement historique » à propos de la naissance du groupe maoïste « Viva il leninismo ! », composé d'anciens militants du PCI, et que Panzieri considère comme étant idéologiquement fossilisé, mais également comme une première manifestation de l'influence des positions chinoises en Occident. En novembre 1963, Panzieri propose de lancer une revue consacrée à l'étude approfondie de la réalité chinoise, qu'E. Masi aurait dû diriger. L'attention vis-à-vis de la Chine, inexistante chez les opéraïstes de droite et de gauche, caractérisera les positions des *Quaderni piacentini* où Fortini, Solmi, Masi et C. Cases, tous proches de Panzieri, joueront un rôle très important.

Entre janvier et juin 1964, Panzieri cherche à instaurer des collaborations avec des maisons d'éditions : ses conditions économiques sont désespérées, et Fortini rappellera que, après la fin du rapport professionnel avec Einaudi, Panzieri avait littéralement des difficultés à nourrir ses trois enfants. Il envisage de publier les Œuvres complètes de Marx chez l'éditeur milanais Lampugnani-Nigri et de fonder une collection consacrée à l'histoire du mouvement ouvrier, aux sciences sociales et à la pensée économique classique chez La Nuova Italia à Florence.

Politiquement, Panzieri est de plus en plus un homme isolé : si *classe operaia* affirme, après ses débuts « extrémistes » que l'ancrage du PCI dans les masses rend le dialogue critique avec les communistes la seule voie praticable, panzieri insiste au contraire sur la nécessité de ne pas définir la politique de classe uniquement à partir du rapport au PCI. En janvier, la gauche du PSI quitte le parti et fonde le PSIUP (Parti socialiste italien d'unité prolétarienne). Panzieri exprime prudemment quelques appréciations à propos de cette opération politique – ce qui permettra de faire des

hypothèses posthumes à propos de sa volonté de « négocier » avec les partis de la gauche historique son retour à la politique des appareils. Plusieurs témoignages font état d'une déception de Panzieri vis-à-vis de l'expérience des groupes minoritaires, et de sa crainte perpétuelle de l'isolement et de la stérilité qui menacent tout travail intellectuel disjoint de l'intervention militante. Giuseppina Saija, l'épouse de Raniero Panzieri, affirmera au contraire qu'il aurait voulu relancer les Q.R., et que l'attention portée aux jeux des organisations historiques n'impliquait nullement un désaveu de l'expérience du groupe de recherche et d'intervention. Selon S. Merli, qui était membre du PSIUP en 1964, Panzieri considérait comme provisoirement perdue « la longue lutte contre la rationalisation du capitalisme » (Merli, dans R. Panzieri, *Lettere*, cit., p. XLVIII), mais il voyait aussi l'impossibilité d'un changement fécond dans la politique des socialistes de gauche vis-à-vis de l'intégration du PSI et du PCI à la « pacification » néo-capitaliste.

L'énigme des dernières positions de Panzieri est destinée à ne pas trouver de solution : le 12 septembre 1964 il élabore ses thèses sur l'enquête ouvrière à l'occasion d'un séminaire des Q.R., où il réaffirme l'idée du contrôle ouvrier : c'est le texte qui sera commenté dans notre séminaire. Cette élaboration du thème crucial de l'enquête représente l'aboutissement, et l'interruption brutale, d'un parcours complexe : Raniero Panzieri meurt d'une embolie cérébrale le 9 octobre 1964 à Turin. Lors de sa cérémonie funèbre, ses amis et collaborateurs les plus proches côtoient des jeunes étudiants qui seront à la tête des mouvements de 1967-1968 et qui animeront les groupes et les revues d'avant-garde dans les années qui suivront. Si les positions théoriques et politiques de Panzieri n'auront pas de postérité directe du fait de la nouvelle conjoncture ouverte après sa mort, la rupture que ses idées et surtout son trajet ont représentée aura contribué à déclencher un immense processus de constitution d'initiatives et de formes politiques.

La mort de Panzieri vient interrompre un trajet inachevé dont il est très difficile de deviner les formes ultérieures. En 1967, une nouvelle phase de la « séquence rouge » italienne s'ouvre, dans laquelle les polarisations et les urgences rendront les positions des QR omniprésentes dans le mouvement, tout en rendant partiellement illisibles les contingences et les difficultés auxquelles fut confronté leur fondateur, et l'inachèvement radical de sa recherche. Contrairement à Tronti et à Negri, Panzieri ne construira pas de « système », et restera impossible à identifier à une position aussi définie que le léninisme commun aux deux philosophes opérâistes (pour Tronti, le léninisme de *Que faire ?*, pour Negri celui de *L'Etat et la révolution*). Ce qui, entre 1964 et 1977, pouvait représenter une limite de Panzieri, un manque d'audace et de « modernité » de la part de l'ancien cadre morandien, pourrait être ré-apprécié aujourd'hui comme le courage inapparaissant d'un homme profondément hostile à toute « aventure » gratuite, et comme la manifestation d'une impasse qu'il a douloureusement vécue (et dont il est vraisemblablement mort). Cette impasse s'est présentée sous la forme d'un dilemme insoluble : l'essor de la conflictualité ouvrière au début des années 1960 avait représenté une crise des organisations politiques et syndicales ; mais les jeux étaient loin d'être faits du point de vue des perspectives d'un renouvellement général du mouvement ouvrier : la possibilité était toujours ouverte d'une reconstitution de l'hégémonie des organisations traditionnelles, ou, symétriquement, de la dérive minoritaire et « extrémiste » faute d'un débouché politique réellement à la hauteur du défi – deux possibilités qui se réaliseront en effet dans les années 1970. Or, un engagement direct dans les luttes qui en aurait accepté l'apparence immédiate, et qui aurait supposé l'imminence d'une rupture irréversible, aurait représenté une fuite en avant susceptible de détruire le travail patient de la construction politique de l'antagonisme au sein du capital et de l'analyse du néo-capitalisme ; mais toute prise de distance vis-à-vis de la radicalisation du conflit aurait débouché sur l'impossibilité de continuer à pratiquer la liaison de masse, l'auto-marginalisation face à l'essor d'un mouvement de contestation de la ligne politique et du syndicat, et dont le « refus » radical semblait correspondre mieux que l'hypothèse du contrôle ouvrier à la nature « systémique » et « rationalisée » du capitalisme avancé que les Q.R. avaient analysée. Ce dilemme, que Panzieri pressentait sans en avoir peut-être une vision théoriquement claire, n'avait pas de solution ; il s'articulait en outre à un problème d'ordre plus spécifiquement organisationnel. Les organisations de la gauche historique étaient impossibles à réformer, leur rapport à une perspective socialiste ou communiste était tout simplement inexistant, pour des raisons stratégiques à la fois historiques et structurelles. Mais, dans l'immédiat, il n'existait pas d'alternative du point de vue du rapport entre la classe ouvrière et ses expressions politiques – une alternative globale n'aurait pu se construire probablement que par un travail de longue durée, un travail de formation de cadres militants et d'enquête, sans délais fixés à l'avance, sans débouchés imaginaires, et surtout sans l'illusion de l'imminence du « grand soir ». Mais, encore une fois, le temps, et la conjoncture, pressaient. Le développement du néo-capitalisme et la radicalisation de la protestation ouvrière ne laissaient que deux options dans l'immédiat : ou bien l'adhésion aux organisations existantes, en tant que structures en mesure de fournir un débouché politique immédiat aux luttes ouvrières ; ou bien la constitution immédiate de nouvelles formes organisationnelles, mais qui avaient besoin de se penser comme déjà contenues dans les comportements ouvriers, alors que cet aspect était loin d'être vérifié au niveau de la généralité de la classe. L'essor d'un puissant mouvement étudiant, s'inspirant souvent des QR et des *Quaderni piacentini*, et sa rencontre avec les jeunes

générations d'ouvriers en 1969, sans oublier l'irruption brutale de la répression étatique le 12 décembre 1969, contribuèrent à rendre in formulable cette aporie : la constitution d'une organisation apte à soutenir la rencontre étudiants-ouvriers et à agir dans les urgences de la conjoncture était désormais « à l'ordre du jour », mais la forme de cette constitution demeura introuvable. L'expérience de *Lotta continua*, avec ses inquiétudes et ses ambiguïtés, exprime avec une très grande clarté les effets de cette inadéquation entre la situation historique et l'outillage théorico-pratique avec lequel elle était traitée par les acteurs politiques. Mais le monde idéal et pratique de *Lotta continua* avait cessé d'être celui de Raniero Panzieri : l'écart que l'histoire avait creusé avait refoulé la problématique qui fut celle du « Socrate socialiste » : ses questionnements, et ses perplexités, à propos de la consistance politique de l'antagonisme de classe, des tendances du néo-capitalisme, de l'organisation, mais aussi du rapport entre politique et pratique intellectuel, et du statut des organisations historiques et des syndicats, perdirent leur actualité au fur et à mesure que la séquence rouge atteignait son intensité maximale et sa conclusion catastrophique. Il n'en reste pas moins que cette problématique qui se déploiera maximale chez les Q.R. est impliquée par le référentiel général de la séquence rouge, à savoir la centralité ouvrière : il s'agira donc de la reconstruire pour la ré-interroger.

### 3) Enquête et néo-capitalisme

#### a) L'analyse du capitalisme avancé

Pour apprécier convenablement le rôle que Panzieri assigne à l'enquête, et qui est indissociable de sa vision de la classe ouvrière et de sa position au sein de la totalité capitaliste, il faut d'abord étudier sa vision du capitalisme<sup>6</sup>. Dans le texte intitulé « L'uso capitalistico delle macchine »<sup>7</sup>, Panzieri expose les deux points fondamentaux de son approche du capitalisme avancé : d'abord, l'analyse des stratégies capitalistes de planification et gestion rationnelle ; ensuite, le refus, qui oppose Panzieri à la gauche syndicale des années 1960, de considérer ces stratégies comme un « progrès » vers le socialisme ou comme une capitulation du capital face aux demandes d'étatisation de la part du mouvement ouvrier :

En validant totalement les procès de rationalisation (considérés comme l'ensemble des techniques de production élaborées dans le cadre du capitalisme) on oublie que c'est précisément le « despotisme » capitaliste qui prend la forme de la rationalité technique. Car le capitalisme ne s'empare pas seulement des machines mais des « méthodes », des techniques d'organisation, etc. ; il les intègre au capital, il les oppose aux ouvriers comme du capital, comme une rationalité étrangère. La « planification » capitaliste présuppose la planification du travail vivant ; plus elle tend à se présenter comme un système clos de lois parfaitement rationnelles, plus elle est abstraite et partielle, prête à ne servir qu'une organisation hiérarchisée. C'est le *contrôle*, et non la rationalité, c'est le projet de pouvoir des producteurs associés et non la planification technique qui permet d'établir un rapport adéquat avec les procès techniques et économiques dans leur ensemble.

On remarquera que Panzieri oppose « contrôle » à « rationalité », le contrôle étant le « projet de pouvoir des producteurs associés », tandis que la « rationalité » est l'ensemble des méthodes techniques et organisationnelles du capital *en tant que ces méthodes se présentent comme une nécessité purement technique et validée par la science*. La révolte postérieure, qui suivra 1968 et se

---

<sup>6</sup> Plusieurs anthologies des textes de Panzieri ont été publiées après sa mort : la plus riche est celle dirigée et préfacée par Dario et Liliana Lanzardo, *La ripresa del marxismo in Italia*, Edizioni Operaie, Rome 1977 ; en outre, on pourra se référer à R. Panzieri, *Scritti. 1956-1960*, a cura di D. Lanzardo et Giovanni Pirelli, Lampugnani Nigri, Milan, 1973 et à *Lotte operaie nello sviluppo capitalistico*, Einaudi, Turin, 1976, dirigé par et avec une Introduction de Sandro Mancini. L'édition de référence des écrits de Panzieri reste pourtant celle de S. Merli, dont les trois volumes ont paru chez trois éditeurs différents : t. I, *L'alternativa socialista. Scritti scelti 1944-1956*, Einaudi, Turin, 1982 ; t. II, *Dopo Stalin. Una stagione della sinistra. 1956-1959*, Marsilio, Venise, 1986 ; t. III, *Spontaneità e organizzazione. Gli anni dei Quaderni Rossi. 1959-1964*, BFS, Pise, 1994 ; R. Panzieri, *Lettere*, a cura di S. Merli e Lucia Dotti, Marsilio, Venise, 1987.

<sup>7</sup> *Quaderni Rossi*, 1, 1961 ; trad. française dans *Quaderni Rossi, Luites ouvrières et capitalisme d'aujourd'hui*, Maspéro, 1968 ; maintenant <http://multitudes.samizdat.net/Capitalisme-et-machinisme>.

ré-proposera dans les années 1970, contre la « raison » capitaliste trouve un premier moment généalogique dans le texte de Panzieri – mais ici il n’y a aucun « irrationalisme » : la rationalisation est un terme emprunté à Weber, et qui indique la forme d’organisation de l’économie et de l’Etat occidentaux modernes. Panzieri vise à critiquer le concept weberien en montrant que la rationalité des institutions capitalistes et étatiques est en effet l’écran formalisé d’une irrationalité cachée correspondant à la domination capitaliste. On reprendra par la suite le discours à propos de Weber. D’abord, il suffira remarquer que, dans le discours de Panzieri, la rationalisation est l’adversaire du contrôle ouvrier sur la production. Mais, d’abord, Panzieri insiste sur l’immanence des figures ouvrières à la production capitaliste :

Selon Marx, on le sait, la coopération simple se présente historiquement au début du procès de production capitaliste. Mais cette *figure simple* n’est qu’une forme *particulière* de la coopération comme *forme fondamentale* de la production (...). Mais l’ouvrier, qui possède et vend sa force de travail, n’entre en rapport avec le capital que comme *un individu isolé*. La coopération, le rapport réciproque des ouvriers commence seulement dans le procès de travail, mais, dans celui-ci, ils ont déjà cessé de s’appartenir. Dès qu’ils y entrent, ils sont incorporés au capital. En coopérant, en étant les membres d’un organisme opérant, ils ne sont même qu’un mode d’existence particulier du capital.

Les ouvriers sont des « appendices » du travailleur-collectif, cette entité innervée par les lois de reproduction du capitalisme et dans laquelle se concentrent les puissances scientifiques et technologiques, et gestionnaires, du capital :

La production capitaliste se réalise dans ses différents stades historiques sous la forme d’une division toujours croissante du travail, dont l’usine est le lieu principal : « Dans la manufacture, la division du travail a opposé les puissances intellectuelles de la production aux ouvriers comme quelque chose qui ne leur appartient pas, comme un pouvoir qui les domine. Cette scission commence dans la coopération simple, où le capitalisme représente vis-à-vis du travailleur isolé, l’unité et la volonté du travailleur collectif ; elle s’achève dans la grande industrie qui fait de la science une force productive indépendante du travail et l’enrôle au service du capital » (*Le Capital*, Éditions Sociales, t. 1, 2, chap. XVIII, « La coopération », p. 50).

D’où la thèse révolutionnaire de Panzieri, peut-être devenue banale ensuite, mais à l’époque perçue à juste titre comme une rupture absolue avec l’idéologie progressiste et productiviste héritée des deux dernières Internationales – la technologie n’est pas neutre, les forces productives matérialisées en machinisme ne sont pas un facteur univoque de progrès :

La technologie se développe entièrement à l’intérieur de ce procès capitaliste (...). L’utilisation des machines sur une grande échelle marque le passage de l’ère de la manufacture à celle de la grande industrie. On ne diminue pas seulement ainsi de façon considérable les frais nécessaires à la reproduction de l’ouvrier : on finit par le rendre complètement dépendant de l’usine, et partant, du capital. Les progrès de la technologie constituent donc le mode d’existence même du capital ; ils sont son mouvement d’expansion lui-même.

Le processus du développement technologique est donc objectivation du rapport de subordination des ouvriers vis-à-vis du capital – cette objectivation qui se donne comme « objectivité » n’est pas détachable du moment proprement technique. Le capital n’est pas « irrationnel » par rapport à l’infrastructure technique ; au contraire, la « rationalité » de celle-ci, qui n’est qu’une rationalité formelle, est l’enveloppe nécessaire, et l’occultation, de l’efficace du rapport capitaliste :

Ce n’est pas l’ouvrier qui emploie la condition de travail, mais la condition de travail qui emploie l’ouvrier ; seules les machines donnent à ce renversement une réalité technique. En se transformant en automate, le moyen de travail s’oppose à l’ouvrier au cours du travail lui-même *comme du capital* (Marx, cit., p. 105.) (...) En employant les

GRM 5e année : Séction Enquête Ouvrière. IV séance 3/12/2011.  
Andrea Cavazzini : Introduction des Quaderni Rossi

machines, le capitalisme détermine le développement technologique et ne représente pas simplement une déviation dans un mouvement « objectif » en lui-même rationnel.

Le capital devient une instance de planification et de régulation de l'articulation totale de toutes les activités, et, par là, de toute activité sociale :

Au fur et à mesure que l'industrialisation s'empare de stades technologiques toujours plus avancés, l'autorité du capitaliste s'accroît. Car, plus le capitaliste emploie de moyens de production qui s'opposent à l'ouvrier, plus le contrôle qu'il exerce doit être absolu. Le *plan* capitaliste est la figure idéale qui oppose aux ouvriers salariés « l'enchaînement de leurs différents travaux » ; « le *plan* est l'expression *pratique* de l'*autorité* capitaliste, puissance d'une volonté étrangère » (Marx, cit. p. 24.). La planification est donc étroitement liée, dans le capitalisme, à un emploi toujours croissant des machines. L'élaboration toujours plus grande d'un plan comme instrument de despotisme, correspond dans la direction capitaliste à l'accroissement de la coopération, du procès de travail social. Le capital affirme toujours davantage son pouvoir en tant que « législateur privé ». La planification *est* son despotisme. La « caricature capitaliste de la régulation sociale du travail » (Marx, cit., p. 106). Le développement *capitaliste* de la technique accroît toujours plus le contrôle exercé par le capital, à travers les diverses phases de rationalisation, de formes toujours plus raffinées d'intégration, etc. Le facteur fondamental de cette évolution est l'augmentation croissante du capital constant par rapport au capital variable. Le capitalisme contemporain passe, on le sait, par des monopoles ou des oligopoles qui étendent démesurément la planification de l'usine au marché, puis à la sphère extérieure de la société.

La technologie et la planification sont des manifestations du capital, et non les leviers de son renversement. Celui-ci ne peut être que le corrélat de l'insubordination ouvrière, dont la cible est désormais un système unitaire et intégré :

Il n'y a aucun facteur « objectif », occulte, qui, caché dans le développement technologique ou le plan de la société capitaliste actuelle, garantirait la transformation « automatique » ou le renversement « nécessaire » des rapports existants. Par les nouvelles « bases techniques » de la production qu'il a peu à peu atteintes, le capitalisme a des possibilités nouvelles de consolider son pouvoir. Certes, il y a en même temps de plus en plus de possibilités de renverser le système. Mais elles coïncident avec la force de subversion de l'« insubordination ouvrière » ; la mise en question devient totale quand elle s'adresse au mécanisme « objectif » et de plus en plus autonome du capital.

D'où la critique des positions (syndicales) qui s'appuient sur les nouvelles techniques d'organisation pour contrecarrer le despotisme d'usine, et qui ne voient pas le lien structural entre rationalisation (de la *forme* du système) et despotisme (comme *dernière instance* du système, cause absente de son organisation interne et instance inapparaissante de son institution systématique, dont la rationalisation garantit la cohérence formelle) :

Le syndicat de classe (...) prend ainsi des traits nouveaux de l'organisation capitaliste pour des stades de croissance d'une « rationalité » objective (...). On accepte donc quant au fond le procès d'intégration, on y voit une nécessité intrinsèque de la production « moderne » ; on veut simplement rectifier les « déviations » que le capitalisme pourrait y introduire. L'organisation « fonctionnelle » de la production elle-même n'apparaît que sous une forme sublimée, uniquement technologique, comme si on avait sauté à pieds joints sur la hiérarchisation qui caractérisait les phases de mécanisation précédentes. On ne soupçonne même pas que le capitalisme pourrait se servir des « bases techniques » nouvelles offertes par la mécanisation à outrance (et l'automatisation) pour continuer et consolider la structure *despotique* qui pèse sur l'organisation de l'usine ; tout le progrès de l'industrialisation semble dominé par une fatalité « technologique » qui libère l'homme des « limitations que lui imposent son milieu et ses possibilités physiques ». La même forme « technique », « pure », recouvre la « rationalisation administrative », l'énorme croissance des fonctions d'« organisation tournée vers l'extérieur » : on voit ainsi le capitalisme sous un jour technologique et idyllique, et on n'établit aucun rapport entre les progrès et les transformations que nous avons mentionnés et les contradictions du capitalisme contemporain (la façon dont il cherche à se servir de moyens toujours plus généraux pour réaliser et imposer *sa propre* planification).

GRM 5e année : Séction Enquête Ouvrière. IV séance 3/12/2011.  
Andrea Cavazzini : Introduction des Quaderni Rossi

Cet autre passage semblerait avoir été écrit contre les théoriciens contemporains du « travail immatériel » (ou cognitif), et en général contre toute la (longue) série de figures du travail subordonné mythifiées au gré des « tournants » politico-idéologiques du post-opéraïsme. La critique de Panzieri reste exemplaire - aucun contenu matériel immédiat d'une figure professionnelle, d'une compétence technique, d'une tâche spécifique, etc., ne peut représenter, en tant que tel, un principe émancipateur, en faisant abstraction de sa fonction dans le cycle de la valorisation, de la division du travail et de l'organisation hiérarchique de la production :

Cette façon « objective » de considérer les nouvelles formes de la technique et de l'organisation donnent lieu à des déformations particulièrement graves quand on traite des *prestations* de travail dans l'usine moderne. On insiste sur le fait que les fonctions sont moins morcelées, et que des tâches nouvelles apparaissent, plus unitaires : celles-ci feraient appel à la responsabilité, au pouvoir de décision, à une préparation technique polyvalente, etc. [19]. On isole ainsi les progrès techniques et les fonctions qui sont liées au « management » du contexte social concret dans lequel ils se produisent, la centralisation croissante du pouvoir capitaliste. Ces progrès deviennent le support de catégories nouvelles de travailleurs (les techniciens, les « intellectuels de la production ») qui apporteraient de façon « naturelle » et comme par un reflet direct de leur propre profession la solution des contradictions qui opposent aux rapports de production les « caractéristiques et les exigences des forces de production ».

Ce n'est pas le contenu technique du travail-prestation qui définit l'indocilité ouvrière – elle se manifeste au niveau de la demande de gestion du système, qui oppose à la rationalité formelle innervée par le despotisme une autre logique de l'organisation des forces de la production. Or, cette nouvelle logique ne peut que se présenter comme alternative totale vis-à-vis de la totalité à laquelle elle s'oppose :

Tout ceci se reflète évidemment dans la façon de concevoir la lutte ouvrière, de se représenter les adversaires en présence. Les luttes actuelles montrent que les travailleurs des différents « niveaux » déterminés par l'organisation actuelle de la grande usine (cfr. *QR*, n° 1, article d'Alquati) se retrouvent pour présenter des requêtes portant sur la *gestion*. C'est là une convergence réelle, fondée sur des facteurs objectifs qui tiennent justement à l'« emplacement » différent que l'on a attribué aux travailleurs dans le procès de production, au fait qu'ils soutiennent des rapports différents avec la production et l'organisation, etc. Mais on ne saisira jamais le trait spécifique de cette « recomposition unitaire » si l'on manque ou si l'on refuse de voir *le lien de l'élément technique et de l'élément politique d'organisation (du pouvoir) dans le procès de production capitaliste* (je souligne A.C.). Le niveau de *classe* s'exprime non en termes de progrès mais en termes de ruptures : non comme la « révélation » de quelque rationalité occulte, cachée dans le procès moderne de production, *mais comme la construction d'une rationalité radicalement neuve et qui s'oppose à la rationalité capitaliste* (je souligne A.C.). En acquérant une conscience de classe comme ils le font à l'heure actuelle les ouvriers des grandes usines « n'expriment pas seulement l'exigence primaire d'une expansion de la personnalité dans le travail mais l'exigence structurellement motivée de gérer le pouvoir politique et économique de l'entreprise, et, à travers celle-ci, de toute la société » (Alquati).

La classe ouvrière s'opposant à une totalité intégrée, cette opposition ne peut être qu'une opposition à tous les aspects « organiques » du système :

Ce qui se forme ainsi est une force unitaire de rupture, qui tend à investir tous les aspects de cet ensemble de technique d'organisation et de propriété qui constitue l'usine capitaliste actuelle.

Ce par rapport à quoi la classe ouvrière doit se montrer irréductible est, d'abord, l'ensemble des techniques d'intégration qui visent à la réduire indéfiniment aux paramètres d'auto-reproduction du système :

On peut en effet, en étudiant d'un point de vue « technique », pseudo-scientifique les nouveaux problèmes et les nouvelles contradictions dans l'usine capitaliste actuelle, trouver aux déséquilibres nouveaux qui viennent à se former

GRM 5e année : Séction Enquête Ouvrière. IV séance 3/12/2011.

Andrea Cavazzini : Introduction des Quaderni Rossi

des solutions toujours plus « avancées », sans toucher pour autant au cœur de l'aliénation ; on maintient au contraire l'équilibre du système. Les idéologies sociologiques qui veulent organiser le capitalisme contemporain ont connu différentes phases, du taylorisme au fordisme et aux techniques d'intégration, *human ingeneering*, relations humaines, règles de la communication, etc. Ces techniques ont pour but d'homologuer de façon toujours plus complexe et détaillée la planification du travail vivant aux stades que les exigences de la planification de la production ont à peu à peu atteints avec l'accroissement continu du capital constant.

Les techniques d'équilibrage utilisées par le capital touchent directement à la position de la classe ouvrière dans le système : étudier ces techniques, en démystifier la fonction, veut dire déjà pouvoir penser l'irréductibilité ouvrière :

Les techniques d'« information » prennent évidemment, dans un tel cadre, toujours plus d'importance : elles sont destinées à neutraliser la protestation des ouvriers, qui procède directement du *caractère totalitaire des procès d'aliénation dans la grande usine rationalisée* (je souligne A.C.) (...) Ce sont ces marges indéfinies de concessions possibles (mieux, de stabilisation) que le capitalisme acquiert en se servant des techniques d'« information » pour manipuler les conduites ouvrières.

La totalité des médiations érigée en système clos permet d'envisager son renversement global. L'opposition au capitalisme devenu « plan » signifie une opposition à la totalité de l'organisation sociale – la logique de l'organisation sociale et productive (« rationalité ») et celle du pouvoir (« despotisme ») tendent à coïncider. La possibilité est donc ouverte de les contester de manière unitaire et immédiate ; mais cette contestation, pour Panzieri, n'est pas une donnée ontologique « spontanée » : pour que sa possibilité se réalise il faut que la lutte contre l'unité rationalité-despotisme représente le déploiement d'une nouvelle « logique », la logique du contrôle de la production par les producteurs associés. Cette logique est aussi loin de l'exaltation acritique de la technologie que de son refus abstrait et purement négatif : Panzieri envisage un processus politique capable d'investir, pénétrer et transformer le système machinique, et qui donc ne saurait se limiter à la contemplation extatique du geste d'insubordination. La connaissance rigoureuse du régime technico-social de la production est requise pour pouvoir le désarticuler et les reconstruire selon un biais « socialiste » :

Il est bien vrai que, en se développant, les « facteurs de stabilisation » du néo-capitalisme constituent une prémisse qui rend nécessaire le renversement total de l'ordre capitaliste. La lutte ouvrière doit donc se présenter comme une opposition globale à tout le plan capitaliste ; *l'élément essentiel est la conscience de l'unité dialectique des deux moments « technique » et « despotique » de l'organisation actuelle de la production* (je souligne A.C.). L'action révolutionnaire doit « comprendre » la rationalité technologique, non pour la reconnaître et l'exalter mais pour l'employer d'une façon nouvelle : en employant les machines dans un but socialiste

Panzieri aborde la question de l'intégration objective et subjective de la classe ouvrière au capital – c'était un *Leitmotiv* des analyses sociales entre les années 1950-1960 : le capitalisme changé en « société de la consommation » aurait éteint toute insubordination prolétarienne en permettant l'accès des ouvriers aux marchandises et à un niveau de vie acceptable. Le prolétariat aurait donc entamé sa propre dissolution dans l'océan gris des « classes moyennes ». Panzieri vise à démystifier cette vision qui superpose la condition matérielle immédiate des ouvriers à leur situation objective au sein des rapports sociaux pris comme une totalité :

Marx prévoit une augmentation du salaire non seulement nominal mais réel (...). Donc plus le capital augmente rapidement plus la situation *matérielle* de l'ouvrier s'améliore ; et plus le salaire se trouve lié à l'augmentation du capital, plus le rapport mouvant par lequel le travail dépend du capital est direct. Ou : la situation sociale de l'ouvrier empire dans la mesure où sa situation réelle s'améliore

GRM 5e année : Séction Enquête Ouvrière. IV séance 3/12/2011.  
Andrea Cavazzini : Introduction des Quaderni Rossi

Plus de richesse pour l'ouvrier correspond à une subordination de plus en plus profonde au capital, si bien que l'amélioration des conditions est échangée contre quelque chose qui lui est en effet incommensurable – la dépendance de plus en plus poussée vis-à-vis du système social :

Le fait que l'avènement du socialisme soit « inévitable » n'est pas de l'ordre du conflit matériel ; sur la base même du développement économique du capitalisme, il tient à ce que l'on ne tolère pas les différences sociales et implique donc une prise de conscience politique [qui montrerait combien la « dépendance politique » s'aggrave au moment où les conditions matérielles s'améliorent et qu'augmente le salaire nominal et réel]. Mais c'est pourquoi justement les ouvriers, en renversant le système, nient l'organisation capitaliste en entier, et, en particulier, la technique, en tant qu'elle a partie liée avec la productivité.

L'exploitation capitaliste n'est pas une grandeur calculable, et donc ne peut être corrigée par des mesures d'augmentation des salaires et par l'amélioration des niveaux de vie. Elle est la manifestation de l'impossibilité du contrôle de la production de la part des producteurs. C'est pourquoi l'antagonisme ouvrier ne doit pas son ressort immédiat aux conditions de vie au sens économique et salarial, mais à la confrontation des ouvriers au « système » technique, social et politique dont ils subissent la domination :

La force d'insoumission de la classe ouvrière, son pouvoir révolutionnaire, se montrent potentiellement plus forts là où le capitalisme est justement en plein essor, là où en écrasant le travail vivant, l'augmentation du capital constant et la croissance de la rationalité qu'on y a mise posent immédiatement à la classe ouvrière *la question de son esclavage politique* (je souligne A.C.)

La revendication d'une série de « besoins » à satisfaire par une politique réformatrice devient secondaire, ou proprement chimérique lorsque la consommation est incorporée à la planification sociale capitaliste. La demande des ouvriers, s'adressant à la structure de la société dans son ensemble, doit porter essentiellement sur la sphère de la production dont la reproduction est en train d'absorber la totalité des relations sociales :

Au moment où les procès intrinsèques de l'accumulation capitaliste sont déterminés de façon toujours plus « globale » à l'intérieur et à l'extérieur, au niveau de l'entreprise et au niveau de la société, les différentes positions qui réapparaissent sur une base keynesienne et jusqu'au sein du mouvement ouvrier sont de véritables idéologies, le reflet de l'expansion néocapitaliste (...) La revendication des « besoins essentiels » (culture, santé) qui se dresse contre l'échelle de consommations imposées par le capitalisme ou le néocapitalisme n'a elle-même aucun sens si on admet la rationalisation capitaliste et *tant que les ouvriers ne demandent pas de jouer un rôle de contrôle et de gestion dans la sphère de la production* (je souligne A.C.)

La ligne des luttes ouvrières doit pourtant viser une gestion réelle, voire une maîtrise effective, du processus de production et surtout de ses moments de médiation là où ces derniers touchent au rapport avec la classe ouvrière en tant que collectif-travailleur :

Nous suggérons de prendre ici comme ligne directrice d'une action objectivement valable l'effort pour renforcer et étendre les exigences concernant la gestion. Car on ne demande pas par là une simple participation théorique : *on veut intervenir dans le rapport concret de rationalisation de la hiérarchie et du pouvoir* (je souligne A.C.), et on dépasse le cadre de l'entreprise pour se tourner contre le despotisme que le capital projette et exerce sur toute la société à tous ses niveaux (...). *En discutant des temps et des rythmes de travail, des méthodes, du rapport du salaire et de la productivité, on s'oppose au capital de l'intérieur même du mécanisme de l'accumulation* (je souligne A.C.) et au niveau de ses « facteurs de stabilisation ».

GRM 5e année : Séction Enquête Ouvrière. IV séance 3/12/2011.  
Andrea Cavazzini : Introduction des Quaderni Rossi

Il s'agit donc de désarticuler le système qui incarne les rapports capitalistes par un travail complexe de déconstruction et reconstruction de l'ensemble des conditions du processus de production. Panzieri semblerait envisager une intervention politique de longue durée qui agirait sur les différents aspects de la totalité et les contesterait de l'intérieur. On pourrait presque parler, à propos de cette proposition, d'une « longue marche de la classe ouvrière au sein du capitalisme avancé » : la classe se constitue en contre-pouvoir permanent au fur et à mesure qu'elle s'attaque aux différentes articulations de la rationalisation capitaliste par un combat mené directement au cœur du développement capitaliste – à savoir, à l'intérieur des grandes industries et dans les « points-charnières » institutionnelles où celles-ci impliquent l'ensemble de la société dans le processus de la reproduction du capital.

Finalement, le contrôle ouvrier pour Panzieri résume en dernière instance cette stratégie :

Une telle ligne d'action peut pratiquement et immédiatement s'exprimer à travers la revendication d'un contrôle ouvrier

Le contrôle ouvrier est pensé comme alternatif vis-à-vis de toute hypothèse de rupture immédiate ou de fuite en avant organisationnelle. Si le but ultime reste la rupture révolutionnaire (et la prise du pouvoir politique qui en est le corrélat), celle-ci dépend pourtant de la construction d'un « dualisme de pouvoir » interne à la production capitaliste-avancée. Autrement dit, la condition de la rupture n'est pas seulement l'insubordination ouvrière, mais la construction, au cœur des institutions « totales » du néo-capitalisme, d'un contre-pouvoir ouvrier permanent qui s'exercerait par la contestation systématique des conditions de la « tenue » des rapports sociaux :

Le contrôle ouvrier n'échappe à la mystification que s'il se donne pour but la rupture révolutionnaire et l'autogestion socialiste (...). Le contrôle ouvrier est considéré ici comme un moyen d'accélérer la lutte de classe générale : c'est un moyen politique qui permettra, sans trop attendre, des ruptures révolutionnaires. Loin de remplacer le pouvoir politique, le contrôle ouvrier constituerait la phase la plus forte de la pression exercée sur le pouvoir capitaliste (car il menace explicitement le système en ses fondements). Il faut donc le considérer comme un élément qui prépare le « dualisme de pouvoir » dans la ligne d'une conquête politique totale.

Le contrôle ouvrier doit s'opposer au capital sur le terrain de la maîtrise des conditions de la désarticulation et de la réorganisation du processus social de production : il doit consister en un processus effectif de *socialisation alternative*, voire de ré-socialisation, de la production et de ses déterminations socio-institutionnelles – un processus qui se déroule en investissant politiquement les moments de la rationalisation et de la médiation au sein du système. Mais cet investissement n'est possible qu'à condition d'articuler la pratique politique à la construction d'une connaissance précise tant des rapports capitalistes « rationalisés » que de la position « non-rationnelle » en eux qui est celle de la classe ouvrière (« non rationnelle » en tant que directement exposée à l'identité entre rationalisation et despotisme, *et* que contestation antagoniste du système rationalisé). L'insistance des derniers positionnements de Panzieri sur la centralité de l'enquête vise précisément à déterminer la pratique d'analyse qui pourrait concrétiser cette articulation d'intervention et de savoir.

b) *L'enquête ouvrière*

GRM 5e année : Séction Enquête Ouvrière. IV séance 3/12/2011.  
Andrea Cavazzini : Introduction des Quaderni Rossi

Le texte de Panzieri sur l'enquête<sup>8</sup> représente une esquisse de sa vision de la politique, du marxisme et du rapport ouvriers/capital. Il commence par caractériser le marxisme en termes de sociologie :

J'ai pensé que, pour apporter quelques éclaircissements sur les « Buts politiques de l'Enquête », le mieux était d'affronter à nouveau quelques questions du marxisme (...) Notre démarche aura peut-être l'avantage, d'autre part, d'aider à préciser la méthode de travail adoptée par les Q.R., méthode qui fait encore problème, je crois, pour certains camarades. Ceux-ci me semblent éprouver une certaine méfiance à l'égard de la sociologie et de l'emploi de méthodes sociologiques ; cette méfiance ne me paraît pas justifiée. Ne serait-elle pas plutôt un résidu de fausse conscience, une vision dogmatique du marxisme ?

Mais la sociologie est d'emblée caractérisée comme un discours qui permet de saisir la différence interne au travail vivant entre son statut de facteur de la production et son potentiel d'antagonisme :

Je voudrais très brièvement rappeler que le marxisme, celui du Marx de la maturité, est à l'origine une sociologie. Et qu'est-ce que *Le Capital*, compris comme une critique de l'économie politique, si ce n'est l'ébauche d'une sociologie ? La critique de l'économie politique, qui, même si elle n'est pas toujours suffisante ou persuasive, est richement documentée, porte essentiellement sur le caractère unilatéral de cette économie (...). L'économie politique, qui réduit l'ouvrier à n'être qu'un facteur de la production, n'est pas fautive ; mais elle est limitée, car elle appréhende encore la réalité historique dans le schéma restreint d'un mode de fonctionnement particulier, qu'elle adopte ensuite comme s'il était naturel et le meilleur possible<sup>9</sup>.

D'où la dimension immédiatement politique de cette sociologie :

S'il fallait donner une définition générale du marxisme, je dirais justement que c'est une sociologie comprise comme une science politique, comme science de la révolution.

Le marxisme-sociologie divise d'abord la tradition marxiste en s'opposant à la métaphysique matérialiste-dialectique et en demandant au contraire que la connaissance déterminée des rapports capitalistes de production se fonde sur une analyse directe de la réalité ouvrière :

Nous pouvons, d'autre part, voir se développer une autre démarche parallèle à celle de Marx et comprise sous la dénomination commune de marxisme : c'est elle qui me semble être à l'origine de cette méfiance que le marxisme moderne éprouve à l'égard de la sociologie en tant que telle. On peut, nous le savons fort bien, la faire remonter à certains écrits d'Engels où celui-ci, prétendant établir un matérialisme général et une dialectique de validité universelle, aboutit évidemment à créer un système, mais se montre peu fidèle à la pensée de Marx. Car la science dialectique, en s'appliquant indifféremment aux sciences physiques et sociales, enlève à la sociologie sa spécificité ; elle recrée par rapport à celle-ci une métaphysique qui est aussi bien celle du têtard et de la grenouille que celle du mouvement ouvrier. Derrière le naturalisme de la tradition marxiste-engélienne et l'objectivisme naturaliste, on voit alors pointer une conception mystique de la classe ouvrière et de sa mission historique. La méfiance que l'on porte par principe à la sociologie se trouve alors parfaitement justifiée. Il est clair qu'avec une telle version du marxisme il devient impossible d'établir une science des faits sociaux.

<sup>8</sup> Raniero Panzieri, « Concezione socialista dell'inchiesta operaia », in *Quaderni Rossi*, 5, 1965 ; trad. française dans *Quaderni Rossi, Luites ouvrières et capitalisme d'aujourd'hui*, Maspéro, 1968 ; maintenant <http://multitudes.samizdat.net/Conception-socialiste-de-l-enquete>.

<sup>9</sup> Panzieri prit une position qu'on pourrait définir comme "modérée" par rapport à la *vexata quaestio* du rapport entre le jeune Marx et le Marx auteur du *Capital* : « Dans les *Manuscrits économique-philosophiques* et dans toutes les œuvres du jeune Marx, cette critique de l'économie politique est ensuite reliée à une vision historique et philosophique de l'humanité et de l'histoire, où le terme de comparaison est l'homme aliéné ("L'ouvrier souffre dans son existence même, le capitaliste souffre dans l'acquisition de sa richesse morte"). Le Marx du *Capital*, au contraire, abandonne ce thème métaphysique et se contente de diriger ses critiques contre le capitalisme, sans plus prétendre faire une anticritique universelle par rapport à l'unilatéralité de l'économie politique bourgeoise ». Il n'y pas, évidemment, de « coupure épistémologique » ; mais l'idée d'une discontinuité située au niveau de la scientificité, ou si l'on veut du régime discursif, est pressentie.

Mais parmi les « faits sociaux » le mouvement ouvrier occupe une place particulière qui divise la sociologie elle-même :

La sociologie marxiste, qui naît de la critique de l'économie politique, présente un trait spécifique sur lequel il me semble opportun d'insister. Ce trait permet en effet de tracer une sorte de limite opposant une sociologie du mouvement ouvrier et une sociologie qui ne tient pas compte de ce mouvement (dire qu'elle est bourgeoise ne serait pas encore justifié). La sociologie de Marx, qui naît de la critique de l'économie politique, naît aussi de la constatation que la société capitaliste qu'elle observe en particulier est fondamentalement dichotomique ; l'économie politique, qui est la science élaborée par cette société, ne donne de la réalité qu'une représentation unilatérale, et en néglige l'autre moitié.

« Sociologie » veut dire, pour Panzieri, saisie théorique de la dichotomie inhérente à la société capitaliste, et de l'irréductibilité de la classe ouvrière au capital :

Le fait de considérer la force de travail comme un simple élément du capital ne peut, selon Marx, que limiter la vision théorique et déformer de l'intérieur le système que l'on construit (...). Je souligne une fois de plus le caractère sociologique de la pensée de Marx, *qui refuse de définir la classe ouvrière à partir du mouvement du capital* (je souligne, A.C.), et qui affirme qu'il n'est pas possible de remonter automatiquement de ce mouvement à l'étude de la classe ouvrière : *la classe ouvrière, opérant comme élément conflictuel et donc capitaliste, ou comme élément d'opposition et donc anticapitaliste, exige une observation scientifique absolument spécifique* (je souligne, A.C.).

Panzieri vise à incorporer dans l'analyse révolutionnaire du capitalisme les acquis de la sociologie bourgeoise, qui, dans son discours, joue le même rôle que l'économie politique classique chez Marx – celui d'un savoir qui exprime le point de vue le plus rigoureux du capitalisme sur soi-même, et qu'il faut déconstruire précisément pour retrouver l'envers du système capitaliste, ce qu'il ne peut voir justement parce qu'il est son impensé, échappant à jamais à son regard réflexif :

Au cours de ces vingt dernières années, l'histoire des idées nous montre l'essor d'une sociologie qui s'élabore en dehors de la pensée, marxiste, de la tradition et même de la pensée marxienne, et cela, même si le personnage le plus important de l'histoire de la sociologie, Weber, a très sérieusement et clairement tenu compte de la pensée de Marx (...). On peut hasarder une hypothèse en termes marxistes, et dire que le capitalisme, ayant perdu, comme il l'a fait, sa pensée classique dans l'économie politique (crise de l'économie moderne, crise de l'économie subjective, etc., tentatives plus ou moins banales par lesquelles on a voulu reprendre en économie le fil de la tradition classique), a inversement trouvé sa science *non vulgaire* dans la sociologie.

Or, pourquoi le nouveau savoir interne, quoique critique, de la société capitaliste a-t-il dû apparaître sous la forme d'une sociologie ? La sociologie ici est la connaissance des rapports sociaux en tant que *système*, en tant que processus de médiation par lequel la société se donne comme une totalité – un savoir de l'effet-de-totalité et de la médiation comme processus de structuration de cette totalité. Cela correspond à la phase post-libérale du capitalisme :

On pourrait dire, très en gros, que le capitalisme, qui doit tout d'abord découvrir son propre mécanisme de fonctionnement, *doit au moment de sa maturité organiser l'étude du consensus, des réactions sociales qui se greffent sur ce mécanisme* (Je souligne, A.C.). Ce qui est évidemment d'autant plus urgent que le capitalisme passe à la phase supérieure, celle de la planification, et se libère des rapports de propriété comme élément déterminant, *en fondant toujours davantage sa stabilité et son pouvoir sur la rationalité croissante de l'accumulation* (je souligne A.C.).

Une nouvelle détermination est proposée : la sociologie est le savoir adéquat à une forme de pouvoir qui se reproduit et se légitime par sa rationalité. Ici, « rationalité » signifie : rationalité des prestations et des actes qui instituent le système social dans sa totalité. L'image du capitalisme contemporain qui émerge de ces passages est donc la suivante : un système de médiations qui

parvient à son équilibre et à sa reproduction par le biais d'une institution rationnelle de ses rapports fondamentaux.

Je crois que cette image du capitalisme ne puisse être rendue intelligible qu'en considérant le marxisme des Q.R. comme un marxisme *sous condition de Max Weber*. Je me permets de reprendre brièvement ce que la séance du 13 novembre 2010 Séminaire du GRM a déjà articulé à propos de Weber : par « rationalisation » en tant que processus imposant une forme rationnelle à l'ensemble des pratiques sociales est à entendre ici un rapport social, et un ensemble de dispositifs organisant des systèmes de pratiques et d'institutions qui incarnent et reproduisent ledit rapport ; mais il faut entendre aussi les habitus subjectifs, le rapport à soi, aux autres et à la réalité qui, se réalisant dans ces pratiques, en régissent en même temps le fonctionnement en tant que ressort des actes et des gestes adéquats à cette forme sociale déterminée. Bref, la « rationalité » est une forme des rapports sociaux qui s'incarne dans une conduite de vie (*Lebensführung*) déterminée et qui est reproduite par celle-ci. Or, pour Weber, la rationalité en tant que forme sociale/conduite de vie est une structure commune à l'Etat occidental moderne *et* au capitalisme occidental moderne<sup>10</sup>.

La nature « dichotomique » du système social capitaliste-avancé signifie précisément que *quelque chose* résiste à cette rationalisation ; qu'un élément du système est irréductible à la logique « totale » de son processus de médiation-institution par des pratiques réglées – et cet élément n'est connaissable que par l'enquête, laquelle se détermine donc comme un moment politique d'opposition aux critères de rationalité propres au système :

Je souligne encore que la dichotomie sociale de notre monde permet une recherche scientifique très poussée en ce qui concerne cet élément conflictuel et en puissance antagoniste qu'est la classe ouvrière. De ce point de vue, nous devons faire de la méthode de l'enquête un point de référence politique permanent qui devra ensuite s'exprimer dans un fait précis, dans telle ou telle enquête déterminée ; car elle signifie que nous refusons d'analyser la classe ouvrière à partir de l'analyse du niveau du capital.

Autrement dit : la classe ouvrière représente un moment d'antagonisme interne au système, lui échappant justement en tant qu'antagoniste :

Les méthodes sociologiques doivent être étudiées à la lumière d'hypothèses fondamentales qui découlent d'un fait initial : les conflits peuvent se transformer en antagonismes et n'être plus dès lors fonction du système (les conflits étant fonction du système parce que le système progresse par eux).

Et encore :

Nous nous référons à une thèse fondamentale : c'est qu'une société antagoniste en soi est une société qui n'atteindra jamais son homogénéité par la réduction de l'un des facteurs essentiels qui la constituent, c'est-à-dire la classe ouvrière.

« Antagonisme » ici veut dire : une conflictualité que le système n'est pas en mesure de réduire à sa propre normativité « logique » immanente – et qui donc tend virtuellement à mettre en crise le système dans sa totalité :

Il faut alors étudier jusqu'à quel point on peut saisir dans le concret l'élan par lequel la classe ouvrière tend à passer du conflit à l'antagonisme, et à faire exploser la dichotomie dont vit la société capitaliste.

---

<sup>10</sup> M. Weber, « Avant-propos au Recueil d'études sur la sociologie des religions », dans Id., *Sociologie des religions*, trad. par J.-P. Grossein, introduction de J.-Cl. Passeron, Gallimard, Paris, 1996

Mais le passage du conflit (en principe toujours résorbable par le système) à l'antagonisme (qui est au contraire irréductible et brise l'autoreproduction de la totalité) n'est jamais spontané, et demande une intervention politique dont l'enquête est un opérateur décisif :

Nous reprenons ainsi à notre compte l'idée de Lénine selon laquelle le mouvement politique ouvrier naît de la rencontre du socialisme et du mouvement spontané de la classe ouvrière. Si, disait Lénine, le mouvement spontané de la classe ouvrière ne rejoint pas le socialisme de façon volontaire, consciente et scientifique, c'est l'idéologie de l'adversaire de classe qui se trouvera en leur lieu de rencontre. Par la méthode de l'enquête, nous devrions pouvoir éviter toute conception mystique de la classe ouvrière ; nous devrions toujours pouvoir déterminer le degré de prise de conscience que cette classe a atteint ; et nous devrions, dès lors, nous servir de l'enquête pour élever le niveau de la conscience de classe. Le moment de l'observation sociologique, conduite selon des critères sérieux et rigoureux, est alors relié par une continuité bien précise à l'action politique : la recherche sociologique est une sorte de médiation, sans laquelle nous risquons de nous faire une idée optimiste ou pessimiste, de toute façon absolument gratuite du degré de conscience de classe et de force d'opposition atteint par la classe ouvrière. Or, il est clair que cette considération influence les buts politiques de l'enquête, et en représente même le but principal.

La « conception socialiste » de l'enquête élaborée par Panzieri est différente de l'idée de *conricerca* propre à Montaldi et à d'autres théoriciens<sup>11</sup>. L'enquête ouvrière n'est pas une action politique immédiate de la classe sur soi-même ; elle n'est pas non plus un processus d'auto-analyse où les rôles respectifs de l'enquêteur et de l'enquêté finiraient par s'effacer l'un l'autre. L'enquête ouvrière reste, bien entendu, une pratique qui articule connaissance et politique, dans la mesure où elle représente un processus de formation de *nouveaux cadres* qui seraient au-delà tant de la passivité ouvrière que de l'abstraction « politiciste » des militants des partis. Mais Panzieri ne pouvait pas accepter une définition de l'enquête qui aurait fait de celle-ci l'auto-manifestation, voire l'auto-affection, d'une subjectivité spontanément antagoniste. L'antagonisme ouvrier est bien sûr catalysé par la pratique d'enquête, qui est, en ce sens précis, toujours autre chose qu'un simple outil visant la connaissance rigoureuse du capitalisme – bien que cette fonction purement « scientifique » soit tout à fait importante pour la perspective de longue durée qu'envisage Panzieri. Mais le point décisif est que l'analyse du capital et de la classe par l'enquête, qui est une pratique à la fois théorique et politique, demande, et débouche sur, la construction d'une pratique *spécialisée* du militantisme. La classe est le référentiel ultime de l'agir politique, mais elle ne peut jamais advenir à la plénitude de son statut d'antagonisme sans l'intervention militante innervée par un moment organisationnel. Panzieri, on l'a dit déjà maintes fois, n'est pas réellement un « léniniste » au sens d'un théoricien du parti d'avant-garde ; il le reste pourtant en ceci, qu'il croit indispensable une intervention politique dans les luttes ouvrières *en tant que pratique spécifique*. Le léninisme « étendu » est le léninisme de tous ceux pour lesquels un tiers-méiateur dans le conflit entre les rapports capitalistes et le prolétariat est nécessaire et se situe au niveau de la pratique politique. Le problème de ce *méta-* ou *sur-*léninisme ne consiste pas à diriger les luttes ou la classe, mais à mettre

<sup>11</sup> Sur ces discontinuités dans l'histoire italienne de l'enquête militante, cf. aussi l'intervention sur l'enquête mouvementiste au Séminaire du GRM du 19 novembre 2011. Il me semble de la plus grande importance, et non seulement pour des raisons d'exactitude et d'érudition, de critiquer les lectures téléologiques et continuistes du trajet de la *Nuova Sinistra* – lectures qui proviennent surtout des milieux post-autonomes, et qui tendent généralement à considérer les années 1970 tantôt comme l'aboutissement, tantôt comme la trahison, des percées théoriques et politiques de la décennie précédente. Or, cela est loin de correspondre à la vérité : plusieurs chemins des années 1960 ont été interrompus ou ont subi des transformations profondes après 1968-1969 ; et déjà dans les années 1960, les options internes à la problématique de la Nuova Sinistra étaient loin d'être univoques et cohérentes (cf. aussi Séminaire du GRM, séance du 19/11/2011, [http://www.europhilosophie.eu/recherche/IMG/pdf/GRM\\_5annee\\_2e\\_seance\\_Cavazzini\\_15\\_octobre\\_2011\\_aux\\_origines\\_de\\_la\\_conricerca-2.pdf](http://www.europhilosophie.eu/recherche/IMG/pdf/GRM_5annee_2e_seance_Cavazzini_15_octobre_2011_aux_origines_de_la_conricerca-2.pdf) et Cahiers du GRM II, *La séquence rouge italienne*, <http://www.europhilosophie-editions.eu/fr/spip.php?mot113>).

GRM 5e année : Séction Enquête Ouvrière. IV séance 3/12/2011.  
Andrea Cavazzini : Introduction des Quaderni Rossi

en place, et à analyser, les conditions de la transformation de la classe au niveau de sa position subjective (à laquelle renvoie, de manière certes inadéquate, le vocabulaire de la « conscience ») :

Il faut que l'enquête se fasse en partie « à chaud », c'est-à-dire dans une situation particulièrement conflictuelle, à partir de laquelle il faut étudier quel rapport s'établit entre le conflit et l'antagonisme : il faut étudier comment le système de valeurs que l'ouvrier exprime en temps normal se transforme, quelles valeurs les remplacent avec une conscience nette de l'alternative ou disparaissent à ce moment-là.

L'enquête vise à saisir les rapports entre l'opposition au système et la « tenue » du collectif antagoniste que la classe ouvrière peut toujours être :

Il faut plus particulièrement étudier tous les phénomènes qui concernent la solidarité ouvrière, et se demander quel rapport il y a entre celle-ci et le fait de refuser le système capitaliste : il faut déterminer dans quelle mesure, à ce moment-là, les ouvriers sont conscients du fait que leur solidarité porte en elle des forces sociales antagoniques (...). Il s'agit de vérifier dans quelle mesure les ouvriers sont conscients de revendiquer une société fondée sur l'égalité par rapport à une société fondée sur l'inégalité, dans quelle mesure ils sont conscients que cela peut avoir pour la société une valeur générale, une valeur d'égalité en face de l'inégalité capitaliste.

Rapport entre lutte et formation du collectif qui soutient la valeur proprement antagoniste de l'existence ouvrière. L'antagonisme est plus qu'une simple lutte – il est une lutte qui implique une alternative au système du fait d'être portée par un collectif fondé sur un mode de socialisation différent de la logique du système. C'est pourquoi l'enquête doit également étudier les formes de l'efficacité du système dans son opposition globale à la classe ouvrière :

Il s'agit de vérifier la position et le niveau des deux adversaires au moment où ils s'affrontent, de l'autre il faut étudier les tendances nouvelles que les transformations de leur statut ont suscitées dans la conscience de la classe ouvrière et des techniciens (...) L'enquête - puisqu'on parlait de la transformation fondamentale du capitalisme, c'est-à-dire de son passage à la planification - doit tenir compte des procès de bureaucratisation. Ceux-ci se ramènent effectivement au fait que le capitalisme passe à la planification, et se fondent par conséquent de moins en moins sur les rapports de propriété, et de plus en plus sur la rationalité de l'accumulation.

La tâche de l'enquête est aussi celle de saisir les transformations des deux pôles antagonistes. Le capitalisme connaît lui aussi une dynamique de développement autonome :

Les rapports de la richesse et du pouvoir se sont renversés. Dans le capitalisme classique, la richesse était considérée comme la fin et le pouvoir comme le moyen ; mais au cours de l'expansion capitaliste, ce rapport tend à se renverser, et c'est le pouvoir qui tend à asservir la richesse, ou, si l'on préfère, c'est la richesse qui devient le moyen requis pour accroître le pouvoir.

Et du côté de la classe :

C'est de la même manière qu'il nous faut considérer les transformations de la classe ouvrière, à la lumière des rapports nouveaux qui s'établissent entre les ouvriers et les techniciens, en tenant compte du fait que de nouvelles catégories sociales se constituent, et en n'oubliant pas que la composition même de la classe ouvrière se transforme.

On voit ici que l'idée, chère par exemple à S. Merli, d'une « histoire de la classe » autonome par rapport tant à l'histoire du capital qu'à celle des organisations est du point de vue de Panzieri problématique. En effet, c'est la logique même de l'analyse du capital que développèrent les Q.R. qui implique que le capital soit indissociable de la classe en tant que celle-ci est son envers mais aussi son antagoniste structural : une histoire autonome de la classe n'est de ce point de vue possible qu'en tant qu'histoire du devenir-autonome de la classe, voire de son devenir-classe. La classe n'existe que par la force et la consistance de sa soustraction vis-à-vis de son organisation au

sein du capital – la structure du capital est donc un présupposé incontournable de toute lecture antagoniste de la société.

Le dualisme de la société contemporaine reste vrai, pour Panzieri, également au niveau de son évolution : le capital se transforme en poursuivant ses stratégies que les luttes ouvrières sur-déterminent, mais qu'elles ne peuvent pas suffire à expliquer. Plus précisément, le capitalisme-avancé obéit à une exigence de stabilisation de l'organisation sociale, qui commande la poursuite de la richesse – la formulation de Panzieri (qui n'est pas particulièrement efficace ni précise) évoque un renversement entre l'impératif de la richesse et l'impératif du pouvoir. Pour éviter toute interprétation volontariste, il faudrait plutôt parler d'un primat de l'exigence de stabilisation du système vis-à-vis de la recherche du profit de la part du capital particulier. Panzieri est très loin de l'idée que le capital n'existerait pas comme sujet, et que la seule subjectivité agissante serait du côté des luttes du travail vivant (idée, ou image, souvent évoquée par A. Negri) ; au contraire, il semble partager la vision, « francfortoise » et post-weberienne, d'un système social s'auto-reproduisant, et dont les impératifs consistent d'abord dans la réduction de toute conflictualité interne – ce qui s'avère impossible justement par rapport à la classe ouvrière, et à elle seule. C'est pourquoi il est impossible de séparer la pratique de l'enquête de la pratique politique en général. Si, pour Panzieri, la pratique politique comme pratique spécifique est nécessaire pour mener une analyse des formes des rapports capital/travail, la pratique politique ne peut fonctionner qu'en se fondant sur une pratique d'enquête qui serait le ressort non seulement de l'advenir de la « conscience » antagoniste chez les ouvriers, mais aussi de la formation politique d'une strate de cadres militants :

Les buts de l'enquête peuvent se résumer comme suit : (...) l'enquête est une méthode correcte, efficace et politiquement féconde pour entrer en contact avec les ouvriers isolés ou avec des groupes d'ouvriers. *Non seulement il n'y a pas d'écart, de différence, de contradiction entre l'enquête et ce travail de construction politique, mais l'enquête apparaît comme un aspect fondamental de ce travail* (je souligne A.C.). De plus, le travail de discussion théorique entre camarades, avec les ouvriers, etc., auquel l'enquête nous contraindra représente un moyen de formation politique en profondeur ; en cela aussi l'enquête est un excellent instrument de travail politique.

Finalement, l'enquête, qui articule politiquement la formation des cadres à la « prise-de-conscience » des ouvriers, et cette dimension politique à la connaissance des rapports sociaux capitalistes, a encore une autre fonction : elle doit éviter toute hypostasiation du « point de vue ouvrier » en tant que critique « négative », et aider à fonder la ligne politique sur la connaissance effective des positions des ouvriers dans des contextes spécifiques. Ici, Panzieri critique Tronti, qui, lui, assume la Classe comme une pure instance critique virtuelle des positions du mouvement ouvrier « officiel », mais sur la base d'une notion purement abstraite de ce « point de vue » - qui ressemble en effet à la « conscience adjugée » de Lukács, laquelle est certes la conscience du prolétariat, mais dont le seul titulaire est le Parti<sup>12</sup>.

L'enquête est d'une importance décisive pour nous aider à lever les ambiguïtés parfois notoires qui existent encore dans la formation théorique que les Q.R. élaborent. Comme de nombreux camarades l'ont affirmé, de nombreux éléments de cette ébauche théorique proviennent de la critique des positions officielles ou des développements de la pensée du mouvement ouvrier, et n'ont par conséquent qu'une valeur d'antithèse. Ils n'ont pas de fondement positif, j'entends par là qu'ils ne sont pas empiriquement fondés au niveau de la classe.

Pour Panzieri, et contrairement à certaines formulations postérieures de Negri et des courants post-opéraïstes, il y a toujours *deux histoires* liées mais distinctes : celle – autonome – de la classe, mais

<sup>12</sup> Cf. Séminaire du GRM, séance du 30 octobre 2011, [http://www.europhilosophie.eu/recherche/IMG/pdf/GRM\\_4e\\_Cavazzini\\_30\\_octobre\\_Actualite\\_et\\_decision.Lukacs\\_de\\_vant\\_Lenine-2.pdf](http://www.europhilosophie.eu/recherche/IMG/pdf/GRM_4e_Cavazzini_30_octobre_Actualite_et_decision.Lukacs_de_vant_Lenine-2.pdf)

aussi celle du Capital et de ses transformations, qui dépendent des luttes ouvrières au moins autant que des relations entre capitaux particuliers, entre capital et État(s), etc. Les deux histoires tendent à se rapprocher lorsque le capitalisme avancé investit directement les structures de la société et se charge directement des tâches de la médiation sociale : du coup, la classe est divisée en ce qui d'elle est moment du capital, institué par cette médiation, et ce qui résiste à l'investissement de la société par le capital. L'antagonisme ouvrier fait resurgir l'autre histoire, l'histoire de la Classe, au cœur même de l'histoire de l'évolution capitaliste et des articulations entre ses différents moments structuraux. L'enquête, avec son unité d'analyse sociologique et d'intervention politique, marque le point où la connaissance des structures et des dynamiques du capital devient insuffisante : elle révèle la différence entre la classe et le capital, qui est aussi la différence entre la classe et soi-même.

Or, la synthèse conflictuelle – et donc paradoxale – de ces deux histoires semblerait bien être ce qui aujourd'hui est entièrement absent. L'investissement de la société par le capital ne se fait plus sous la forme de l'institution, et de l'institutionnalisation, d'un système de médiations « rationnelles », aux niveaux administratif, technologique, législatif, etc. D'une part, le capital a entamé, depuis les années 1970, un retour à sa forme « libre », financière, en désinvestissant ses précédentes « fixations » en structures matérielles – industrie, commerce, et toutes les structures aptes à organiser directement les collectifs des travailleurs/consommateurs<sup>13</sup> ; d'autre part, il a réussi à fragmenter le processus de travail en évitant toute « concentration » d'un collectif-travailleur potentiellement unitaire : la *governance* des entreprises tend à traiter les différentes branches du processus de production comme des entreprises indépendantes ; la logique du marché a été imposée à l'intérieur des organisations d'entreprise, et le travail salarié a commencé à mimer le travail formellement « indépendant ». La connexion des activités « réelles » tend à se réaliser par le biais de la médiation indirecte du marché qui remplace l'intérêt direct du capital pour la planification de la médiation sociale et l'institutionnalisation des conflits « apprivoisés » ; en même temps, le contrôle sur le travail se fait par les contraintes de la dette publique et privée et de la mobilité des capitaux<sup>14</sup>. Autrement dit : le capital ré-financiarisé peut reproduire ses profits et se soumettre le travail *sans* s'engager directement dans l'institution de rapports sociaux « viables ». C'est pourquoi, d'une part, les stratégies contemporaines du capital ont partie liée moins avec le conflit de classe qu'avec la ré-organisation du système mondial des hiérarchies et des hégémonies intra- et inter-étatiques ; et, de l'autre, le conflit est porté par des instances qui n'ont plus de rapport direct avec une fonction stratégique au sein des rapports capitalistes – « indignation », « tumultes », « émeutes », sont les signifiants (souvent problématiques, et parfois franchement loufoques...) qui marquent une conflictualité enracinée dans une condition de « pauvreté » et de précarité qui trouve la domination capitaliste (et la répression étatique) comme un extérieur, mais sans accumuler en son propre sein les puissances collectives qui soutiennent le processus total de la production. Cette conflictualité n'est plus l'insurrection contre le capital de l'un de ses moments internes, mais un processus oscillant entre la sécession silencieuse et l'affrontement direct – deux stratégies que le capital lui-même, depuis les années 1970, utilise vis-à-vis des « résistances » socio-politiques à sa domination.

Cette situation, très différente de celle que connurent les *Quaderni Rossi* remet en question l'actualité de leur modèle théorique et théorico-politique, dont l'enquête est un moment essentiel.

<sup>13</sup> Giovanni Arrighi, suivant Braudel, a proposé un modèle cyclique des processus de « matérialisation/financiarisation » du capital dont le schéma général est la formule marxienne A-M-A'. Cf. G. Arrighi, *The Long XX Century*, Verso, London, 1994.

<sup>14</sup> Cf. en particulier, Riccardo Bellofiore, « La crisi e le sue ricorrenze: una lettura a partire da Marx », <http://www.data.unibg.it/dati/persona/46/3905-Marx%20e%20la%20crisi%20-%20Bellofiore.pdf>

Une enquête menée aujourd'hui à propos des formes contemporaines de l'organisation de la production n'est plus forcément la transcription d'un antagonisme réel ou virtuel au sein du système ; et une enquête qui porterait sur les noyaux de la conflictualité sociale n'a plus forcément un lien avec les formes les plus avancées de l'organisation capitaliste de la production. Cette disjonction « conjoncturelle » soulève toute une série de problèmes théoriques qui seront abordés dans notre Conclusion.

## Conclusion

Quel bilan pourrait-on proposer de l'expérience dont on vient de reconstruire les lignes théoriques principales ? Je crois qu'on puisse dire que les QR représentent un épisode crucial de cette explication à la fois avec Marx et Weber que représente le « marxisme occidental ».

Au début du XX siècle, un célèbre diagnostic weberien considérait le capitalisme occidental moderne comme un système sans extérieur, capable d'intégrer, et de reconstruire selon sa propre logique, les conduites et les formes de vie des différents groupes sociaux, y compris et surtout celles des classes laborieuses. Le prolétariat industriel est la classe laborieuse typique de l'âge du capitalisme développé : une classe qui n'a plus rien d'extérieur par rapport à la société « officielle », aux mondes-de-la-vie des classes dominantes, mais qui est au contraire « formatée » par les normes d'un système social qui institue et organise, certes, des inégalités et des hiérarchies, mais dont la structure est celle d'un « monde commun » enveloppant toutes ses différences internes ; et dont la reproduction dépend d'une dynamique d'approfondissement et d'extension de son emprise. Il faut reprendre ici le texte weberien déjà cité et que nous avons partiellement commenté dans la Séance de novembre 2010 :

La gestion de la vie sociale moderne s'opère par une attitude et des pratiques rationnelles qui, incarnées par des fonctionnaires spécifiquement formés et par leurs actions disciplinées, innervent progressivement l'ensemble des formes de vie collective. Cette rationalité caractérise le capitalisme dans son sens spécifiquement occidental-moderne : « Le capitalisme s'identifie à la recherche du profit, dans le cadre d'une activité (*Betrieb*) capitaliste rationnelle et continue ; il s'agit donc de la recherche d'un profit toujours renouvelé : de la recherche de la "rentabilité" » (M. Weber, *op. cit.* p. 493). La rentabilité n'est pas le simple profit, mais un critère qui engage une discipline de l'esprit et du caractère, des techniques de calcul et de prévision, une régulation systématique et volontaire des actions collectives et individuelles : « Un acte économique sera dit "capitaliste" avant tout quand il repose sur l'attente d'un profit obtenu par l'utilisation des chances d'échange (...) Lorsque la recherche du gain capitaliste est rationnelle, l'activité correspondante est orientée en fonction d'un calcul du capital (*Kapitalrechnung*). Ce qui veut dire que l'action s'organise en fonction d'une utilisation méthodique de prestations utiles (*Nutzleistungen*) (...) considérées comme des moyens permettant d'acquérir un gain, et ceci de façon qu'en termes de bilan le produit final de l'opération individuelle, mesuré par la valeur monétaire des biens possédés par une entreprise régulière (...) soit, à la clôture des comptes, supérieur au capital, c'est-à-dire à la valeur estimative, calculée pour le bilan, des moyens matériels qui sont utilisés afin d'acquérir un gain » (pp. 493-494). Le capitalisme se fonde pour Weber sur une évaluation basée sur un calcul, donc sur un usage social réglé d'un ensemble de connaissances scientifiques. Le capitalisme est un système qui implique, et engendre, une gestion stratégique des activités sociales qui ne peut se faire que sur la base d'un savoir systématique demandant une formation spécifique et une discipline intellectuelle rigoureuse, analogue à celle des sciences purement théorétiques, naturelles ou mathématiques. Autrement dit, le système social et sa reproduction vont se fonder sur l'efficace permanente d'une série de connaissances scientifiques systématiquement développées et transmises qui doivent circuler dans le corps social pour l'informer de leur rationalité. Ces savoirs scientifiques sont appliqués également à l'usage des ressources et des biens disponibles sur la base de l'évaluation prospective de leur rentabilité ; et, comme parmi ces ressources il y a également le travail, la rationalisation concerne également « l'organisation du travail (formellement) libre » (p. 497).

Autrement dit, les prestations du travail doivent être évaluées, donc informées, par des critères élaborés sur la base de connaissances rationnelles. Non seulement l'appréciation du travail doit se faire de façon rationnelle ; le contenu du travail doit être rationalisé pour correspondre aux évaluations et aux calculs rationnels – si le travail doit devenir

prévisible, saisissable et organisable par le savoir scientifique, il doit être transformé de manière à incorporer les formes de ce savoir : la rationalisation de l'ensemble des actes économiques présuppose donc la rationalisation de l'organisation du travail, sans laquelle il s'avère impossible d'orienter l'agir économique sur la base de calculs financiers, marchands, ergonomiques, etc. Le travail doit être rationalisé afin qu'il devienne possible de saisir par des méthodes rationnelles toutes les relations pertinentes du point de vue de la rentabilité. Les savoirs impliqués dans la rationalisation sont homogènes à la science moderne : « Le capitalisme dans sa forme spécifiquement occidentale et moderne est d'abord largement déterminé par le développement de possibilités techniques. Aujourd'hui sa rationalité est conditionnée essentiellement par la calculabilité des facteurs qui sont décisifs sur le plan technique, ceux-ci constituant la base d'un calcul exact. Ce qui signifie en réalité que cette rationalité est conditionnée par la nature spécifique de la science occidentale, et en particulier des sciences de la nature, dont le fondement exact et rationnel s'appuie sur les mathématiques et l'expérimentation » (p. 501). Par le biais de la rationalisation, le contenu du travail change – il incorpore du savoir scientifique, devient travail *techno-scientificisé*.

La classe ouvrière industrielle est le résultat de la rationalisation du travail, de l'inscription de toute activité dans un système de relations calculables. Le pari des Q.R. consiste dans la répolitisation de cette classe ouvrière entièrement objectivée dans et par les rapports capitalistes, et dont les caractères distinctifs – mentalités, compétences techniques, modes de consommations, etc., - sont déterminés par leur intériorité au système des rapports de production : il s'agit de penser cette strate sociale entièrement « artificialisée » et « socialisée » comme un sujet politique qui, justement à cause de sa condition d'immanence au système social, est en mesure de le subvertir en tant qu'ordre global. Le ressort de l'opposition du prolétariat au capitalisme n'est pas ce qui du prolétariat serait resté intact par rapport à la forme capitaliste de la société, mais précisément la limite intérieure qui manifeste le déséquilibre immanent d'une totalité sans extérieur. Ce qui signifie reconnaître la possibilité de la révolte et de l'émancipation précisément là où l'emprise du système, l'« aliénation » du sujet, atteint son degré maximal : ce n'est pas la résistance d'un hétérogène qui s'oppose à la totalisation de la totalité, mais la torsion antagoniste qui a lieu au cœur de la subsomption maximale de l'hétérogène au système. Si on voulait flirter avec la terminologie hégélienne, on pourrait suggérer que les positions propres aux Q.R. représentent une figure dialectique de l'élaboration par le concept du rapport capital/travail – une figure qui a sursumé ou relevé la problématique du conseillisme et du syndicalisme révolutionnaire classiques. Si pour ces positions le rapport entre la classe et le capital, voire entre la classe et les « bureaucraties » des partis, incarne la différence comme extériorité réciproque des Différents, et donc comme opposition simple entre deux réalités dont chacune représente une unité substantielle, l'idée que la classe antagoniste soit ce qu'il y a de plus interne au système, en revanche, fait du système lui-même une entité clivée : l'opposition devient interne à la totalité, en incorporant la classe ouvrière, le capital incorpore aussi l'antagonisme prolétarien comme une donnée qui relève de la structure, si bien que l'opposition devient proprement *contradiction*.

Par la contradiction, une totalité donnée est structurellement différente de soi-même. Mais où situer le moment proprement contradictoire dans le rapport capital/classe ouvrière ? La contradiction en question a deux aspects : d'abord, c'est la totalité capitaliste qui apparaît comme contradictoire – au fur et à mesure que les rapports capitalistes constituent et organisent des collectifs-travailleurs de plus en plus « formatés » par lesdits rapports, une certaine indocilité de ces collectifs n'a de cesse de contraindre le capital à essayer d'absorber ce résidu intraitable moyennant un processus indéfini qui reproduit la subsomption du travail au capital sous des formes de plus en plus organiques et profondes, mais qui ne parviennent jamais à arrêter le mouvement par lequel le capital structure son propre monde par des tentatives d'en produire la pacification dans l'identité à soi. Le résidu d'intraitable est donc le vide, l'écart purement négatif, qui sépare le capital-comme-totalité de son identité avec soi-même – cet écart refait surface dans chacune des configurations par lesquelles le

capital voudrait se stabiliser et se présenter comme une totalité pacifiée. La contradiction consiste en ceci, que le processus indéfini que le capital déclenche pour neutraliser le déséquilibre finit par le réactiver et l'intensifier : si la révolutionnarisation constante des formes de vie que le capital impose réactive toujours des antagonismes, l'immanence grandissante des figures du travail au capital rend de plus en plus dangereuse leur révolte. La subsomption réelle, la production d'un collectif-travailleur entièrement immanent au capital devenu totalité technique et sociale, est le moyen par lequel le capital s'efforce de réduire l'opacité et l'irréductibilité des classes laborieuses, d'en faire un moment de son propre processus ; mais cette subsomption, cette incorporation, finit par rendre beaucoup plus dangereux le collectif des êtres-au-travail, dont les révoltes ont lieu désormais au centre, et non plus aux marges, du système des rapports sociaux. Le capital est donc contradictoire dans la mesure où ses stratégies de subsomption de ses adversaires potentiels ne fait que les rendre, non seulement plus puissant, mais surtout des ennemis très-intimes, dont l'indocilité est donc insubordination des figures créées par le capital contre celui-ci, révolte de l'unité totale du système social contre soi-même.

Si cette idée de la contradiction est à la base de l'analyse de la planification capitaliste par les Q.R., il faut immédiatement faire remarquer qu'elle n'a d'efficacité et de cohérence qu'à une série de conditions. D'abord, on l'a vu, cette analyse est valable avec un maximum d'évidence lorsque le capital investit directement l'organisation des rapports sociaux et se fait lui-même puissance instituante directe de l'ordre social. Lorsque le capital désinvestit les médiations sociales, et que le contrôle exercé sur la force-travail ne passe plus prioritairement par la construction rationnelle d'un lien social viable, la poursuite indéfinie de la stabilisation du système par le biais d'une intégration planifiée (technologique et institutionnelle) des conflits cesse de représenter la dynamique fondamentale du développement capitaliste. Si, comme G. Arrighi le suggère, le capital tend à revenir à une dynamique directe de reproduction élargie A-A', en réduisant la médiation que représente le passage par M (investissements dans la production et dans ses conditions institutionnelles), la construction d'un système social pacifié tend à devenir superflue. Et, si le capital a une histoire et une logique de développement propres, impossibles à réduire à la simple réaction vis-à-vis de l'indocilité de la force-travail, il faudra admettre la possibilité qu'il choisisse, face à un ennemi devenu trop intime, d'organiser sa propre reproduction à des niveaux qui ne sont plus ceux de la confrontation directe avec les collectifs-travailleurs.

Mais il y a encore une autre condition de validité du modèle de contradiction qu'on vient de reconstruire par esquisses : cette contradiction interne au capital n'a de réalité qu'à condition de supposer une contradiction *dans le collectif des êtres-au-travail* – si les collectifs que le capital institue comme moments de son propre développement deviennent virtuellement des « ennemis intimes » c'est parce que ces collectifs impliquent, *quelque part*, un noyau réel irréductible au capital, faute de quoi ils ne seraient que des manifestations de l'auto-déploiement du capital.

Or, la difficulté consiste à situer ce noyau qui est le ressort des conflits proprement *antagonistes* entre le capital et le travail – il est impossible en effet de déduire ce noyau de la dialectique immanente au processus du capital : bien au contraire, le modèle de la contradiction qu'on vient d'esquisser implique que l'excès de la classe antagoniste vis-à-vis des formes de collectifs que le capital organise soit un présupposé, et non un résultat, de la contradiction : le rapport entre intensification de la subsomption et intensification de l'antagonisme n'est effectif qu'à condition que les conditions de la consistance du collectif prolétarien soient données *ailleurs* et *autrement* que dans et par le capital lui-même. Que le collectif prolétarien contienne un excès vis-à-vis de toute forme-de-collectif instituée par le capital, cela est justement ce qui ne peut être situé à partir de la structure du capital – qui, elle, peut certes expliquer tous les aspects positivement déterminables des

différents collectifs-travailleurs que le capital organise en son sein ; mais c'est toujours ailleurs qu'il faudra chercher le principe de l'excès que tout collectif d'êtres-au-travail est censé représenter vis-à-vis de soi-même en tant que moment du capital. La *division interne* du collectif-travailleur conditionne la poursuite infinie par le capital de la subsomption définitive ; ce qui implique que cette division ne saurait suivre de la structure dynamique du capital : il faut que le collectif-travailleur *tienne* autrement que par les modes capitalistes de sa socialisation ; et cet « autrement » doit être un *prius* logique qui soutient la division originaire entre la « tenue » autonome de la classe et la manière capitaliste de la constituer en collectif subsumé.

Le problème est donc le suivant : qu'est-ce qui fait tenir un collectif-travailleur par-delà, et contre, son institution/socialisation par le capital ? Qu'est-ce qui peut *nouer* ensemble les différentes instances d'un collectif-travailleur, de telle sorte qu'il échappe à sa subsomption au capital ? Faute de réponse à fournir à ces questions, il est impossible d'essayer d'articuler la contradiction de la dynamique capitaliste avec l'antagonisme subjectif, qui, lui, ne peut tenir sa consistance que d'une *autre structure*. La structure contradictoire du capital ne peut rendre raison que de l'éclatement de crises successives ; mais rien, au niveau d'intelligibilité qui est propre au capital, ne rend raison de l'antagonisme irréductible d'une classe. Pratiquement tous les modèles théoriques de la dynamique capitaliste contiennent une construction du *double bind* qui fait que le capital engendre ses propres crises à travers les moyens qu'il utilise pour poursuivre ses fins immanentes – cela est vrai même lorsque le capital, comme dans le modèle d'Arrighi, se soustrait à la gestion directe des rapports sociaux. Mais la crise apparaît toujours comme un « processus d'histoire naturelle » qui n'implique aucun antagonisme, aucune *position* antagoniste d'un collectif émancipateur. L'analyse du néo-capitalisme par les Q.R. cherche à nouer ensemble la crise sociale que déclenche le capitalisme rationalisé avec l'essor d'une classe antagoniste – il s'agit du nouage de deux phénomènes dont il n'existe aucune matrice unitaire, aucun ordre de causalité englobant l'un et l'autre. Et cette analyse pose deux problèmes différents quant à ses conditions de validité : premièrement, les phases historiques où le capital ne se manifeste pas comme planification directe de la vie sociale ; deuxièmement l'existence en acte d'une autre manière d'exister du collectif-travailleur. Bien entendu : il s'agit toujours d'une manière d'exister et de « tenir » qui aurait une relation essentielle à ce qu'on peut supposer comme étant adéquatement nommé « communisme ». Ce n'est que par cette relation supposée que la contradiction du capitalisme fait allusion à son dépérissement communiste – mais il faut alors que le collectif-travailleur soit toujours-déjà *autre chose* que ce que le capital fait de lui : « autre chose » qui préfigure l'avènement d'un mode *communiste* du collectif. En dernière instance, une histoire autonome de la classe antagoniste ne pourrait être qu'une histoire de la relation entre l'idée du communisme et un collectif donné – donc, une histoire « impossible », parce que dépourvue d'un objet délimitable a priori comme condition de la recherche. C'est pourquoi l'enquête ouvrière militante, telle que nous l'interrogeons, entre pratique politique et pratique théorique, ne peut être ni un moment de l'analyse du capital, ni un moment de l'histoire de la classe – elle n'est qu'une saisie « en conjoncture » du nouage contingent, et à la limite « impossible », entre un collectif historiquement déterminé et ce qui de lui est situable à partir de l'hypothèse communiste<sup>15</sup> : c'est pourquoi une histoire de l'émancipation communiste ne peut être qu'une histoire de conjonctures, ou de séquences, singulières et discontinues ; mais aussi pourquoi une telle histoire doit se confronter *immer wieder* au problème des conditions de la consistance et de la durée du nœud qui noue ensemble des pratiques déterminées et l'idée du communisme – nouage

---

<sup>15</sup> Il me semble assez évident que cette problématique reste le noyau implicite des interventions d'Althusser étudiées lors de la séance du 16 février 2008 du Séminaire du GRM. On peut considérer qu'une boucle est ici bouclée.

GRM 5e année : Séction Enquête Ouvrière. IV séance 3/12/2011.

Andrea Cavazzini : Introduction des Quaderni Rossi

qui, de n'être donné que dans le réel, ne peut jamais trouver une fois pour toute la formulation générale de ses propres conditions d'effectivité.

Finalement, le problème ultime qu'on rencontre à la fin de cette exploration est bien le suivant : à quelles conditions une pratique serait-elle communiste ? A quelles conditions un lien social serait-il communiste ? Des questions analogues se posa Jacques Lacan à propos de la psychanalyse : à quelles conditions est-il possible de dire que quelqu'un est analyste ? À quelles conditions une pratique est-elle effectivement une analyse ? À quelles conditions une communauté est une communauté d'analystes ? Analogie de structure qui relève de ceci, que le mouvement communiste et le mouvement psychanalytique ont représenté les deux seules expériences au XXème siècle où une nouvelle figure subjective a vu le jour – mais alors sans que ses conditions de possibilité soient situables par un savoir. Ce que nous avons étudié sous la forme de l'enquête militante – et qui présente des nombreux avatars : l'enquête maoïste, l'enquête ouvrière, la *conricerca*, l'expérience prolétarienne, l'établissement, la fonction-tribun du révolutionnaire chez Lénine... - pourrait donc correspondre à la tentative de construire les formes adéquates de l'exploration de ce réel collectif virtuellement communiste, qui se manifeste de manière distincte et certaine, mais dont aucun savoir ne peut fournir la garantie ou l'explication.

C'est par ces remarques, qui devraient nous ouvrir la voie de nouvelles recherches, mais qui font surtout allusion au problème insoluble de ce qui assure la consistance d'un collectif, et son rapport à une Cause, qui devient alors la... cause de sa consistance, question à laquelle personne ne saurait se dérober, et qui nous interroge tous dans notre pratique – c'est par ces remarques donc que je pense avoir atteint le moment de conclure.